



# ANNALES

DE LA

# SOCIÉTÉ BOTANIQUE

DE LYON

---

ONZIÈME ANNÉE. — 1883

---

NOTES ET MÉMOIRES



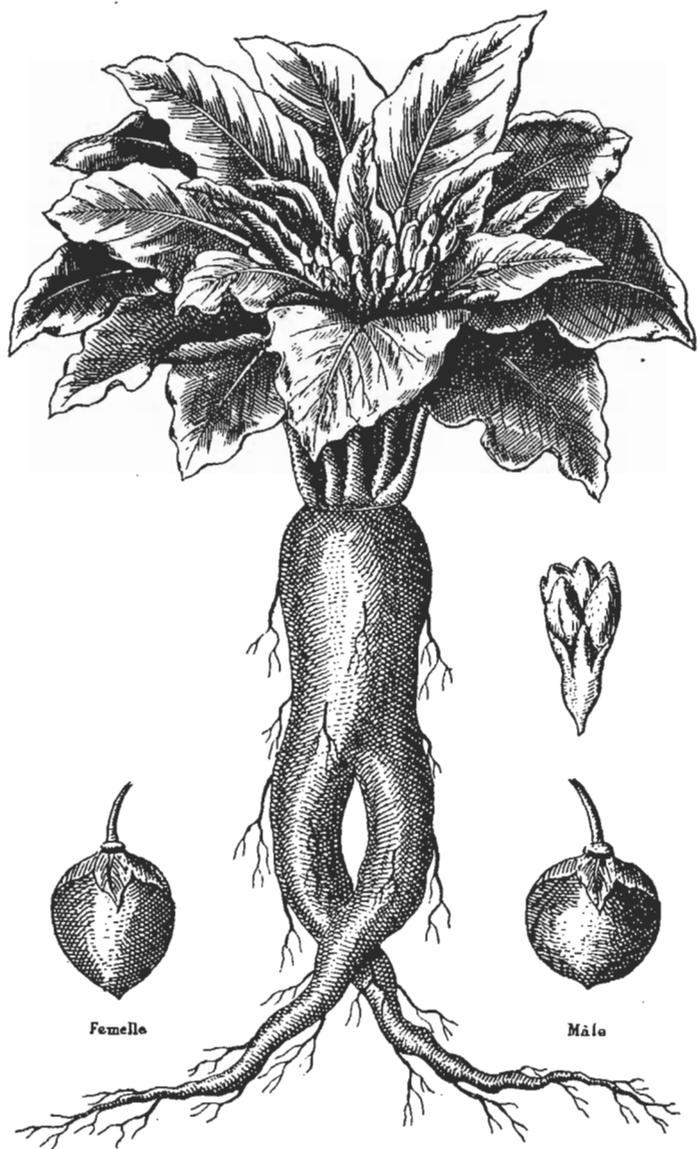
SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

AU PALAIS-DES-ARTS, PLACE DES TERREAUX

---

GEORG, Libraire, rue de la République, 65.

—  
1884



**Anthropomorphon** Pythagore.

**Mandragoras** Dioscoride.



## REMARQUES HISTORIQUES

SUR LES MOTS

# PLANTES MALES ET PLANTES FEMELLES

PAR

Le Dr SAINT-LAGER

Au premier abord, il semble que les mots « plantes mâles et plantes femelles » ont dû toujours conserver dans les écrits des botanistes le sens clair et précis que tout le monde connaît. Cependant, comme on le verra par les explications données dans le présent travail, il n'en a pas été constamment ainsi, et après avoir été pris par les anciens naturalistes grecs dans leur acception vraie, ils ont été ensuite employés d'une manière métaphorique pour exprimer divers caractères n'ayant que des rapports plus ou moins indirects avec l'idée de sexualité. Ces différentes acceptions nous ont paru pouvoir être divisées en cinq catégories que nous examinerons successivement en autant de chapitres séparés. Chemin faisant, nous aurons occasion de discuter plusieurs questions fort intéressantes de l'histoire de la botanique et qui se rattachent étroitement au sujet principal que nous allons traiter.

### I

#### Les anciens botanistes connaissaient la sexualité des plantes diceques (1).

Le plus ancien des historiens grecs, Hérodote, raconte que, dans les environs de Babylone, on a soin de suspendre les fleurs des Palmiers mâles au-dessus des Palmiers femelles qui portent

---

(1) C'est avec raison que Linné a écrit *diœcia* et *monœcia*, conformément à la règle qui veut que, dans la transcription des mots grecs en caractères romains, la diphthongue *oi* soit changée en *œ* (ex.: *œnanthe* pour *oinanthe*), tout comme la diphthongue *ai* devient *æ* dans la transcription latine (ex.: *œgilops* pour *aigilops*). C'est donc une faute d'écrire *Urtica dioica*; la véritable orthographe est *U. diœca*.

les dattes, afin que les insectes développés dans la fleur mâle aillent dans l'intérieur du fruit pour le développer et le faire mûrir, comme il arrive dans la caprification du Figuier. *Hist.* 1, 193.

Théophraste a longuement expliqué le phénomène de la caprification des Figuiers et le procédé employé pour la fécondation artificielle des Palmiers.

« La fécondation des Palmiers femelles par les mâles est nécessaire à la production et à la conservation des fruits. Voici de quelle manière on la pratique : après avoir coupé les rameaux qui portent les fleurs mâles, on fend la spathe et on secoue le duvet laineux et la poussière sur la fleur femelle. Celle-ci est ainsi nommée parce qu'elle porte le fruit. Cette opération a pour effet de produire une sorte de mariage. » *Hist. plant.*, II, 8.

« La fécondation des Palmiers n'est pas semblable de tout point à la caprification des Figuiers, car celle-ci est opérée par l'intermédiaire des insectes appelés Psenes, tandis que, dans les Palmiers, c'est la poussière des fleurs mâles qui féconde directement les fleurs femelles, de la même manière que le sperme des poissons mâles féconde les œufs déposés par les poissons femelles dans la vase des étangs et des rivières. *De Causis plant.*, II, 9. — Du reste, l'analogie entre les œufs des animaux et les graines des plantes est encore démontrée par l'existence chez les uns et les autres d'une matière nutritive destinée au développement de l'embryon. Empédocle a donc eu parfaitement raison de dire que les plus grands arbres, aussi bien que les plus petits, naissent d'un œuf. » *De Causis plant.*, I, 7.

Écoutons maintenant Pline, qui se fait l'écho des naturalistes grecs sans les comprendre.

« Les naturalistes les plus compétents soutiennent que non seulement les arbres, mais encore tous les végétaux, les herbes elles-mêmes ont les deux sexes, fait qui n'est manifeste dans aucun arbre plus que dans le Palmier. Le mâle a, il est vrai, une fleur en forme d'épi, mais celle-ci ne produit aucun fruit... Les Palmiers femelles privés de mâles ne fructifient pas. Bien plus, on voit les femelles placées autour d'un seul mâle incliner de son côté leur feuillage caressant. Quant à lui, dressant sa chevelure, il les féconde (*marilat*) par son souffle, par sa vue,

par sa poussière même. L'arbre mâle, une fois coupé, les femelles, veuves, deviennent stériles. Leurs amours sont si bien connues que l'homme a eu l'idée de faciliter les mariages (*coitus*) en secouant les fleurs, la laine ou même seulement la poussière des mâles sur les femelles. » XIII, 7.

Suivant Théophraste, la caprification des Figuiers ne consiste pas, comme la fécondation des Palmiers, en un mariage (*mixis*) des mâles avec les femelles; elle s'opère par un autre procédé. Le Psen, né spontanément dans les fleurs du Figuiers sauvage, quitte celles-ci, où il ne trouve pas une nourriture suffisante, puis pénètre dans le fruit des Figuiers cultivés et les fait mûrir (1).

Il est surprenant que le naturaliste grec n'ait pas rejeté cette explication déjà admise par Hérodote et n'ait pas reconnu que le mécanisme de la fécondation est le même dans les Figuiers et dans les Palmiers, la seule différence étant dans la position des fleurs à étamines qui, chez le Figuiers, sont placées sur le même individu au-dessus des fleurs femelles; tandis que, dans les Palmiers, elles sont portées sur des arbres séparés.

Les œuvres de Théophraste, de même que celles de son maître Aristote, ont été exposées à tant de vicissitudes qu'il est bien permis de soupçonner que les éditeurs ignorants qui en ont arrangé les débris n'ont pas toujours fidèlement interprété la pensée des deux illustres naturalistes et leur ont souvent attribué des opinions que ceux-ci avaient rapportées sans y donner leur assentiment. Tel est peut-être le cas des théories de la caprification. Comment se peut-il que le même homme qui, par un trait de génie, a formellement proclamé l'identité du mécanisme de la génération chez les plantes et les animaux, et n'a pas hésité à soutenir que la fécondation des fleurs femelles des Palmiers par le pollen est exactement pareille à celle des œufs des poissons par le sperme des mâles (*De Causis plant.*, II, 9), ait pu, dans le même chapitre, disserter sur la question de savoir si, comme le prétendent la plupart des naturalistes, la pénétration des Psenes dans le fruit du Figuiers a pour effet de favoriser l'évaporation de l'excès d'humidité nuisible à la matu-

---

(1) Le mot caprification est dérivé de *Caprificus* (en grec *erineos*), nom donné au Figuiers sauvage dont on suspendait les branches au-dessus des Figuiers cultivés.

ration, ou si, comme le veulent d'autres physiiciens, elle produit au contraire l'occlusion des pores de la figue et empêche ainsi l'action funeste de la rosée et de la pluie! Ceux qui admettent cette dernière interprétation, ajoute Théophraste, allèguent que, à défaut de Figuiers sauvages portant des insectes, on peut obtenir le même résultat en enduisant de terre la surface des figues, ce qui empêche leur dessiccation et leur chute prématurée.

Bien qu'il soit extrêmement probable que les écrits phytologiques de Théophraste ont été gravement altérés par les grammairiens et philosophes qui, malgré leur ignorance en botanique, ont accepté la tâche de les arranger, cependant, comme il est hors de notre pouvoir de corriger les bévues des éditeurs, nous sommes forcés d'accepter les textes tels qu'ils nous ont été transmis, et nous ne pouvons que manifester un vif étonnement de ce que les anciens naturalistes, après avoir parfaitement constaté la diécie de plusieurs plantes, telles que les Palmiers, Saules, Peupliers, Genevriers, Mercuriales, Orties, etc., n'ont pas su reconnaître la monécie du Figuier et de plusieurs autres arbres qu'ils citent pêle-mêle comme étant tantôt mâles, tantôt femelles, les Pins, Sapins, Cyprés, Chênes, Châtaignier, Hêtre, Térébinthe, Lentisque, etc. Nous avons eu beau fouiller dans les écrits d'Hippocrate, de Théophraste, de Columelle, de Dioscoride, de Pline et de Galien, nous n'avons pu découvrir aucun passage indiquant que ces médecins et naturalistes eussent la moindre notion de la monécie des susdits végétaux, non plus que de l'hermaphrodisme d'une multitude d'autres plus nombreux encore.

A l'encontre de cette dernière assertion, on pourrait alléguer que, dans le *Traité des plantes* faussement attribué à Aristote (1) se trouve un passage paraissant indiquer que les anciens botanistes grecs ont eu l'intuition de l'hermaphrodisme des végétaux : « Empédocle prétend que plusieurs plantes ont les deux sexes réunis sur le même individu. Je ne pense pas que pareil mélange existe, et, s'il en était ainsi, on serait

---

(1) Il est certain qu'Aristote avait écrit un *Traité des plantes*, car il y a fait allusion dans plusieurs passages de ses écrits. L'opuscule fort médiocre qui porte ce titre dans la collection des œuvres d'Aristote a été probablement composé, vers les premières années de l'ère chrétienne, par un grammairien nommé Nicolas de Damas.

amené à cette conséquence paradoxale que la plante est plus parfaite que l'animal. I, 2.

Il est probable que, comme l'a dit Meyer (*Geschichte der Botanik*, I, 2, 8), l'auteur du *Traité des plantes* aura mal interprété un passage du livre de la *Génération des animaux* où Aristote parle du mélange dans les végétaux des deux *puissances*, mâle et femelle : « Chez l'homme et les animaux doués de locomotion, la génération s'opère par le concours de deux individus, l'un mâle, l'autre femelle. Au contraire, dans les plantes, ces deux *puissances* sont réunies ; chez elles a lieu une conception produisant des graines sans accouplement antérieur des mâles avec les femelles et sans fécondation préalable. Empédocle a exprimé une vérité qui fait le plus grand honneur à son génie, lorsqu'il a dit que les plus grands arbres pondent aussi des œufs ; l'olive n'est-elle pas un œuf ? Réciproquement l'œuf des animaux est un fruit contenant deux parties, dont l'une est l'embryon, l'autre un amas de matière nutritive destinée à alimenter l'embryon lorsqu'il émet sa racine et sa tige. »

Dans le passage de l'Histoire naturelle de Pline, cité plus haut à propos de la fécondation des Palmiers femelles par les fleurs des Palmiers mâles, il est dit que « d'après les naturalistes les plus compétents, tous les végétaux ont les deux sexes », mais cette assertion doit s'entendre de la dicécie, et rien ne prouve que l'auteur ait eu en vue la monécie et l'hermaphroditisme.

L'ignorance des anciens botanistes sur ces deux formes d'anthèses, pourtant si faciles à constater, est, à notre avis, un fait indéniable. Chose singulière, les mots pétales, anthères, style, stigmate, empruntés à la langue grecque et que nous employons tous les jours pour désigner divers organes floraux, étaient inusités chez les anciens naturalistes dans leur sens botanique et avaient une autre acception. Dans une seule circonstance, Théophraste parle du style (colonne) et de son couronnement stigmatique, et voici en quels termes : « Les fleurs fertiles du Citronnier (*mêlea médicê*) portent au centre comme une sorte de fuseau de quenouille ; celles qui n'ont pas cet organe restent stériles. » *Hist. plant.*, I, 13.

On sait, en effet, que dans les fleurs du Citronnier la formation des étamines est d'une exubérance remarquable (40 envi-

ron) et que, quelquefois, le pistil lui-même se change en étamines, auquel cas les fleurs sont nécessairement stériles (1). Le mot grec *calyx*, signifiant enveloppe florale et que nous écrivons maladroitement calicé au lieu de calyce, a été employé quatre fois seulement par Théophraste. Aucun botaniste grec n'a parlé des étamines (*stêma* ou *stêmôn*, filament). Ce substantif se trouve une seule fois dans l'Histoire naturelle de Pline à l'occasion de la fleur du Lis blanc : « *candor ejus eximius, tenuique filo et semine, stantibus in medio crocis. Ita odor, colorque duplex, et alius CALYCIS, alius STAMINIS, XXI, 11.*

Le sens du mot « étamines » n'était pas encore fixé à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, comme il ressort manifestement d'un passage du traité de *Plantis*, publié à Florence, en 1583, par Césalpini : « La fleur, dit ce célèbre botaniste, se compose d'une première partie servant d'enveloppe et d'une seconde partie plus importante. La première est formée par des folioles, les unes vertes (calyce), les autres colorées (pétales) ; la seconde comprend les *floci* (étamines) et les *stamina* (styles).

Nous avons rapporté au commencement de ce chapitre tout ce qu'ont dit Théophraste et Pline au sujet de la poussière fécondante (*coniortos*) des fleurs mâles du Dattier. Encore faut-il ajouter que Pline ne semble pas avoir compris la phrase du botaniste grec qu'il copiait. Nulle part ailleurs, dans les écrits des naturalistes de l'antiquité, il n'est de nouveau question du pollen.

Le mot « anthères » paraît avoir été employé pour la première fois par Manardi dans ses *Epistolæ medicinales*, publiées à Bâle, en 1540, mais il ne pénétra pas dans le langage botanique, car, en 1718, Vaillant, dans son éloquent *Discours sur la structure des fleurs*, distinguait dans les étamines la queue ou filet, et la tête ou testicule. Sous ce dernier nom, il désignait l'anthère.

Malpighi, dans son *Anatome plantarum*, imprimé à Londres,

---

(1) Dans ce même chapitre, Théophraste parle de la duplicature des pétales de la Rose, du Lis et de la Violette, c'est-à-dire du changement des pétales en étamines. Il présente aussi une ébauche de classification d'après l'insertion des pétales autour du péricarpe ou sur cet organe, en périgynes (exemple : la Vigne, l'Olivier) et en épigynes ; puis d'après la forme des pétales, en poly-pétales (ex. : la Rose) et gamopétales, tantôt complètement soudées (ex. : le Convolvulus ou Jasione), tantôt à pétales divisés au sommet (ex. : le Lis et l'Olivier).

en 1675, appelle les anthères « *loculi* » et encore « *capsulæ globulorum* », les grains de pollen « *globuli* », les pétales « *folia* », le style « *stylus* » et l'ovaire « *uterus* ».

Tournefort nomme les filets des étamines « *capillamenta* », les anthères « *apices* ».

L'ignorance des anciens en ce qui concerne les diverses parties des fleurs et des fruits a été certainement la véritable cause de l'état arriéré de leurs classifications. Il est, en effet, bien connu que l'examen attentif des organes de fécondation et de fructification a fourni aux botanistes modernes d'excellents caractères pour l'établissement des genres et des familles végétales ainsi que pour la distinction des espèces. Bien que la règle fondamentale de la nomenclature linnéenne (1) ait été souvent oubliée par les inventeurs d'espèces, cependant beaucoup de noms créés par eux rappellent fort heureusement une particularité de la conformation des fleurs et des fruits. Enfin, plusieurs noms de famille témoignent de l'importance que les classificateurs ont justement accordée à la structure des organes de reproduction : il suffira de rappeler les titres significatifs de Crucifères, Papilionacées, Composées, Synanthérées, Campanulées, Labiées et Personées.

Ce qui a manqué aux naturalistes grecs, ce n'est certes pas l'esprit de généralisation, sous ce rapport, Aristote et Théophraste ne le cèdent à aucun autre, c'est plutôt l'art d'observer et d'expérimenter. Au surplus, ce n'est pas à eux seulement que pourrait s'adresser ce reproche, mais aussi aux nombreuses générations de savants qui leur ont succédé jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle la connaissance des organes floraux n'était pas plus avancée que du temps de Théophraste. Pour en donner une idée, il nous suffira de rapporter la phrase suivante tirée des écrits de l'un des plus célèbres botanistes français : « *Nec Juniperi florent : ferunt protinus baccis subnascentibus. Sic multis arborum sors nativaque conditio sine flore est : omnes autem germinant, etiam quæ non florent.* » Ruel, *De Natura stirpium*, I, 10.

C'était d'ailleurs une opinion accréditée parmi les botanistes du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle que les Pins et Sapins n'ont pas de

---

(1) Le nom spécifique doit exprimer un des caractères organiques par lesquels l'espèce se distingue de ses congénères. *Philos. botan.* VIII.

fleurs à étamines. Rai, un des premiers, a combattu cette erreur dans son bel ouvrage imprimé à Londres en 1693 : « Matthiolo et Belon prétendent que le Sapin ne porte pas de fleurs. Jean Bauhin est d'un avis contraire. Pour moi, je n'hésite pas à me ranger au sentiment de ce dernier, et je soutiens, en outre, que les fleurs à étamines du Sapin contiennent dans leurs *apices* (anthères) une poussière qui remplit la même fonction fécondante que le sperme des animaux ». *Hist., plant.* II, 25.

Dans un des chapitres suivants, nous citerons, à propos de la question du Chanvre mâle et du Chanvre femelle, des phrases extraites des ouvrages de Dodoens et de Jean Bauhin qui prouvent que ces illustres botanistes ne soupçonnaient même pas le rôle des étamines.

## II.

### **Seconde acception des mots « mâles et femelles » ; les plantes mâles sont moins fécondes que les plantes femelles.**

Théophraste qui, parmi les anciens naturalistes, a le mieux étudié l'anatomie et la physiologie végétales, donne des mots « mâles et femelles » la définition suivante :

« Dans tous les arbres, la plante femelle est constamment fructifère, la plante mâle est quelquefois stérile, et lorsqu'elle porte des fruits, ceux-ci sont moins nombreux et moins gros. » *Hist. plant.*, III, 18.

Les exemples que nous allons citer confirment la susdite définition :

« On distingue un Térébinthe mâle et un Térébinthe femelle. Le premier est stérile et c'est précisément pour ce motif qu'on l'appelle mâle ». *Hist. plant.*, III, 15.

« Il existe un *Rhus* (*Rhus coriaria*) mâle et un femelle. Ils sont ainsi nommés parce que le premier est stérile et le second fructifère. » *Hist. plant.*, III, 18.

Voici, du reste, quelle est, suivant Théophraste, la cause de la stérilité ou du peu de fécondité des plantes mâles : « Les plantes femelles sont plus fécondes que les mâles, mais elles ont moins de chaleur vitale. Les plantes mâles sont stériles ou peu fructifères, parce que chez elles les sucs nutritifs sont, en grande partie, absorbés par les racines, les tiges et les feuilles,

et qu'il n'en reste plus assez pour la production des fruits, de sorte que la fécondité est en raison inverse de la vigueur des organes de végétation. Sous ce rapport, il y a parité complète entre les plantes et les animaux ; parmi ces derniers, ceux qui se montrent très prolifiques vieillissent vite et meurent après une courte existence. De même aussi, les plantes qui ont donné beaucoup de fruits n'ont pas une longue durée, comme il est facile de le constater chez les Vignes et les Figuiers. Au contraire, celles qui ont été stériles ou peu fructifères jouissent d'une plus grande longévité. » *De Causis plantarum*, II, 10 et 11 ; — I, 22.

Par ces citations, on voit que les adjectifs « mâles et femelles » qui, dans le langage des anciens botanistes, avaient une acception parfaitement exacte lorsqu'il s'agissait des végétaux dioïques, indiquaient pour les autres groupes de plantes une plus ou moins grande fécondité. La mention faite par Théophraste et par tous les écrivains de l'Antiquité qui ont suivi ses traces d'un Térébinthe stérile et d'un Sumac stérile est une exagération de langage au sujet de laquelle nous donnerons plus loin quelques explications.

### III.

**Troisième acception des mots « plantes mâles et plantes femelles » ; les mâles sont plus grands et plus forts que les femelles.**

On a vu dans les chapitres précédents que, suivant les naturalistes de l'antiquité, les espèces dioïques ont une sexualité parfaitement distincte, tandis que pour les autres plantes les appellations « mâles et femelles » indiquent seulement que les premières sont moins fructifères que les secondes. On a vu, en outre, qu'il existerait une sorte d'antagonisme entre la fécondité des plantes et le développement de leurs organes de végétation. Or, il est arrivé peu à peu que le second terme de cette antithèse est devenu prédominant et a fait perdre de vue le premier, en sorte que dans une espèce ou dans deux espèces voisines, également fructifères, les individus présentant les apparences d'un tempérament robuste et une taille plus élevée ont été appelés mâles, tandis que ceux qui paraissaient plus

petits et plus débiles ont été nommés femelles. Cette déviation dans l'opinion des anciens botanistes est démontrée par les passages suivants de l'*Histoire des plantes* de Théophraste, de la *Matière médicale* de Dioscoride et de l'*Histoire naturelle* de Pline.

L'*Aristolochia macra* (*A. longa*) est appelée mâle parce qu'elle a une longue racine en forme de Navet et une tige rameuse plus grosse que celle de l'*Aristolochia strongylê* (*A. rotunda*), nommée femelle par contraste. Celle-ci a une tige grêle, simple ou peu rameuse et une racine de forme globuleuse. Diosc., III, 5. Pline ajoute que l'Aristolochie mâle appliquée sous forme de pessaire immédiatement après la conception procure un enfant mâle, XXV, 54.

Le *Peristereôn* mâle ou *Hiera Botanê* (*Verbena officinalis*) est une plante de neuf pouces de hauteur et même plus. Le *Peristereôn* femelle, appelé aussi *Hiera Botanê* (*Verbena spinosa*), est une herbe dont les rameaux anguleux restent couchés sur le sol. — Diosc., IV, 60 et 61 ; — Pline, XXV, 59.

La Mandragore mâle (*Mandragoras autumnalis*) a de grandes feuilles, larges et glabres comme celles de la Bette ; ses fruits globuleux sont deux fois plus gros que les fruits piriformes de la Mandragore femelle (*M. vernalis*) ; celle-ci a des feuilles plus courtes et plus étroites, noires, couchées près de la terre ; sa racine est plus petite et moins blanche. — Diosc., IV, 76 ; — Pline, XXV, 94.

D'après la forme et la grosseur des racines, on distingue deux variétés de *Gongylis* ou *Gongylê* (*Brassica Rapa*). — Théophr., *Hist. plant.*, VII, 4.

Deux espèces de *Conyza* servent à faire des couronnes : le grand, appelé mâle (*Cupularia viscosa*), a une fleur plus éclatante et une odeur plus forte, c'est un arbrisseau haut de deux coudées. Le petit *Conyza*, nommé femelle (*Cupularia graveolens*), a une taille d'un pied seulement. Théophr., *Hist. plant.*, VI, 2. — Diosc., III, 26. — Pline, XXI, 32.

Parmi les arbres sauvages, les mâles sont plus vigoureux, ont un bois plus dur, plus dense et plus lourd. Théophr., *Hist. plant.*, V, 4. — Le *Thelycrania*, ou Cornouiller femelle, est moins grand et moins robuste que le *Crania* mâle ; son bois est tendre et rempli de moelle à l'intérieur ; aussi ne peut-on pas s'en servir pour la fabrication des javelots. *Hist. plant.*, III, 12 ; — Pline, XVI, 43.

La variété à tiges pleines du *Calamos indicos* (*Bambusa arundinacea*, Retz) était appelée mâle, la variété à tige fistuleuse était dite femelle. Théophr., *Hist. plant.*, IV, 11.

Une variété de *Calamos donax* (*Donax arundinaceus*, Pal. de B.) propre à la confection de la languette des flûtes et qui, pour ce motif, avait reçu l'épithète *aulêticos*, était regardée comme femelle, tandis que le *Calamos* à tige plus dure et plus pleine, servant à la confection des flèches, était considéré comme mâle. Diosc., I, 114.

La dureté du bois des mâles est un défaut dans un grand nombre de cas. Ainsi, par exemple, les bois du Pin maritime mâle et du Sapin mâle sont beaucoup plus difficiles à travailler que ceux des Pins et des Sapins femelles. Du reste, les bûcheurs sont unanimes à déclarer que cette observation est applicable à tous les genres d'arbres : le bois des mâles, disent-ils, a des fibres courtes et contournées qui rendent difficile sa mise en œuvre ; celui des femelles a, au contraire, des fibres longues et souples. *Hist. plant.*, III, 9.

Le bois du Tilleul femelle est blanc, souple et d'excellente qualité ; celui du mâle est dur, noueux, odorant, à écorce épaisse. Pline. XVI, 25.

Le Lierre mâle a une tige plus grosse, des feuilles plus dures et plus épaisses que le Lierre femelle. Pline, XVI, 62.

Il semble fort étonnant que Théophraste ait pu se tromper au point de croire qu'il existe parmi les Térébinthes, les Sumacs, les Pins, Sapins et Tilleuls des espèces mâles et stériles. Une erreur d'observation aussi grossière vient probablement de ce que les botanistes dont il cite les assertions auront tiré prématurément des conclusions générales de quelques faits individuels. On voit, en effet, des arbres ne point porter de fruits à certaines années et même pendant plusieurs saisons. Cette stérilité temporaire est particulièrement fréquente chez les diverses espèces de Pins, ainsi que chez le Sapin argenté et le Sapin *Picea* (1). Il n'est pas rare de voir ces arbres résineux porter des

---

(1) Avec Pline et tous les anciens botanistes, nous appelons *Picea*, et non *Epicea*, le Sapin qui fournit la poix (en latin *pix*, d'où l'adjectif *piceus*) et que tous nos agriculteurs appellent Pesse. Il est probable que l'expression corrompue *l'epicea* provient de l'agglutination de l'article *le* (*le picea*) faite par un typographe.

A ce propos, nous croyons qu'il ne sera pas inutile de signaler l'erreur com-

fleurs mâles et aucune fleur femelle. Aussi les forestiers qui recueillent des graines pour ensemercer leurs pépinières ont-ils soin de s'assurer que l'arbre sur lequel ils prennent des cônes a porté aussi des chatons mâles, sinon les graines ne germeraient pas.

Peut-être aussi les Macédoniens, sur la foi desquels Théophraste admettait l'existence de Pins et de Sapins stériles, ignoraient-ils que la période d'enfance de ces arbres est fort longue, à ce point que les *Abies pectinata* et *Picea* ne portent des cônes que vers la vingtième et même la vingt-cinquième année, et les Pins après seize ans. La graine n'est véritablement fertile que lorsque les arbres ont atteint l'âge de trente ou quarante ans. Les forestiers le savent si bien qu'ils ont coutume de cueillir les graines destinées au semis sur des individus de cinquante à soixante ans au moins.

La connaissance de ces menus détails, trop dédaignés par les savants de haute volée, n'est pas sans importance, et c'est probablement pour ne l'avoir pas eue que les botanistes de l'antiquité auront admis si légèrement l'existence de Pins et de Sapins mâles ou stériles.

Un exemple frappant de l'emploi, en dehors de toute notion de sexualité, des mots « mâle et femelle », nous est fourni par les assertions de Théophraste, de Dioscoride et de Pline au sujet des Fougères. Pas n'est besoin de dire que les naturalistes de l'antiquité n'avaient aucune connaissance des deux phases de la végétation des Fougères; ils n'avaient même pas remarqué les amas de spores nés, pendant la seconde de ces

---

mise par Linné, lorsqu'il a nommé *Pinus Picea* le Sapin argenté (*Abies pectinata* DC.), et *Pinus Abies* le véritable *Picea* que Miller, Desfontaines, Spach et de Chambray ont ensuite appelé avec raison *Abies picea*. L'erreur introduite dans la nomenclature des Conifères par l'illustre auteur du *Species plantarum* a occasionné de nombreuses équivoques à l'égard des demandes adressées aux marchands et aux administrations forestières pour obtenir des graines ou de jeunes plants de Sapins. C'est probablement dans le but d'empêcher la confusion que A.-P. de Candolle a désigné le *Picea* sous le nom d'*Abies excelsa*. Toutefois, comme le Sapin argenté pourrait à bon droit contester à son rival la dénomination superbe de Sapin élevé, il est préférable de maintenir avec tous les forestiers et agriculteurs l'antique tradition du *Picea*, *Abies picea*.

A notre avis, Linné a eu aussi grand tort de réunir dans le même genre, sous le nom commun de *Pinus*, les *Pinus* et les *Abies*, si distincts les uns des autres par la forme et le mode d'insertion des feuilles. La différence d'aspect est si évidente, même de loin, que les personnes les moins habituées à l'observation botanique ne sauraient confondre un Pin avec un Sapin.

phases, à la face inférieure des folioles de la plupart de ces plantes. Cependant, comme ils déclarent unanimement que les Fougères ne portent ni fleurs, ni fruits, on est invinciblement conduit à rechercher les motifs en vertu desquels ils distinguaient un *Pteris* mâle et un *Thelypteris*, c'est-à-dire un *Pteris* femelle.

Suivant Dioscoride, « le *Pteris* porte latéralement des prolongements foliacés sessiles, sans fleurs ni fruits, naissant sur un pétiole unique, longs d'une coudée, découpés et étalés latéralement à la manière d'une aile; il exhale une odeur désagréable. Sa racine est noire, allongée superficiellement et porte de nombreuses protubérances.

« Le *Thelypteris* n'a pas, comme le *Pteris*, des feuilles portées sur un seul pétiole; mais il a, au contraire, plusieurs frondes dressées. Ses racines sont longues, obliques, d'un noir roussâtre, quelques-unes mêmes rougeâtres. » IV, 183 et 184.

Théophraste ne décrit pas le *Pteris* et se borne à dire que le « *Thelypteris* diffère du *Pteris* en ce que ses frondes se dressent d'un seul jet au-dessus de la racine. Celle-ci est longue, noire et épaisse. Il est vermifuge, rend les femmes stériles et fait avorter celles qui sont grosses. » IX, 18.

De la traduction fort inexacte faite par Pline, nous ne citerons que la phrase suivante se rapportant à notre objet: « Le *Thelypteris* n'a pas, comme le *Pteris*, de nombreux ramuscules foliacés, il est plus petit, plus mou, plus touffu, et a ses frondes articulées directement sur la racine. » XXVII, 55.

De ces citations, il résulte que le grand *Pteris* (*Pteris megalê* de Théophraste, *Hist. plant.*, IX, 13) était considéré comme mâle parce qu'il s'élève majestueusement à l'instar d'un arbrisseau au-dessus de toutes les Fougères européennes dont il est, pour ainsi dire, le géant. Les autres, plus humbles, l'*Athyrium Filix femina*, les divers *Aspidion*, *Polystichon* et *Blechnon*, qui dressent leurs frondes multiples au-dessus de la racine étaient nommées femelles. Il importe d'ailleurs de noter qu'elles sont, de même que le grand *Pteris* mâle, complètement dépourvues de fleurs et de fruits, ainsi que le reconnaissent Théophraste, Dioscoride et Pline.

Eugène Fournier a donné des mots Fougères mâles et Fougères femelles une interprétation différente de la nôtre; nous en parlerons dans le chapitre suivant. Celle que nous proposons



a incontestablement le mérite de ne s'appuyer sur aucune considération hypothétique et d'être conforme à l'esprit et à la lettre des textes grecs. Il est certain que les mots « mâles et femelles » ont été souvent détournés de leur acception vraie par les naturalistes de l'antiquité, et ont été employés par eux pour désigner, le premier les individus les plus grands et les plus forts, le second les êtres les plus petits et les plus faibles. Bien plus, cette habitude avait pénétré jusque dans le langage vulgaire, comme nous l'apprend l'auteur des *Problèmes* de la collection Aristotélique. Les femmes grecques appelaient mâle l'oreille droite et femelle l'oreille gauche, parce que tous les organes situés du côté droit du corps sont plus chauds, plus secs et plus forts que ceux du côté gauche. *Probl.*, sect. XXXII. — *De Gener. animal.*, IV, 1 (1).

Dans le *Traité des plantes* faussement attribué à Aristote, il est dit que « les plantes sauvages et cultivées sont distinguées en mâle et femelle d'après leur tempérament : le mâle est plus épais, plus dur, plus rameux, moins humide et a une végétation plus hâtive ; ses feuilles et ses rejetons diffèrent aussi par leurs dimensions des mêmes organes chez la femelle. » *De plantis*, I, 7.

L'antique distinction « des plantes mâles et des plantes femelles » établie d'après la différence de stature et de vigueur des organes de végétation a été conservée dans la nomenclature des botanistes du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi que Fuchs, Camerarius, Turner et Daléchamps appelaient *Sedum mas* l'*Aeizôon mega* des Grecs (*Sempervivum tectorum*), et *Sedum foemina* leur *Aeizôon micron* (*Sedum album*).

Pour Daléchamps, la Lavande à larges feuilles, *Lavandula latifolia* Vill., était mâle, la Lavande à feuilles étroites, *Lavandula spicata* L., était femelle.

Gesner et Camerarius appelaient mâle la grande *Scrophularia nodosa*, et femelle la *S. aquatica* de taille moins élevée.

Fuchs et Matthioli distinguent une Véronique mâle (*V. of-*

---

(1) Les naturalistes de l'antiquité sont unanimes à déclarer que, dans le monde animal aussi bien que dans le règne végétal, le caractère essentiel des mâles est d'avoir un tempérament plus chaud, plus sec et plus robuste que les femelles. Voyez, sur ce sujet, Hippocrate : *du Régime*, I, 34 ; Aristote : *Problèmes*, sect. X, 10 ; Théophraste : *de Causis plantarum* I, 22 ; Galien : *de Semine*, II, 4 ; *de Usu partium* VII, 22 ; *de Causis pulsuum*, III, 2.

*ficinalis*) et une Véronique femelle (*Linaria elatine*) (1). Celle-ci a des feuilles plus petites et une tige moins robuste.

L'*Eupatorium cannabinum* (C. Bauhin et Linné) était dit mâle par Thalius, Lobel et Columna, les *Bidens tripartitus* et *cernuus* étaient considérés comme femelles par les mêmes auteurs.

D'après Dodoens, le *Myosotis palustris* à tige molle et couchée à la base est femelle, les *Myosotis silvatica* et *intermedia* à tiges raides et dressées sont mâles. Le même auteur appelle mâle le *Cucumis colocynthis* à fruit gros et rond, et femelle la variété à fruit plus petit et piriforme.

Les *Petasiles vulgare* et *album* ont été appelés indifféremment *majus* ou *mas* et *minus* ou *faemina*, notamment par Camerarius.

Brunfels, Ruel et Lonicer appellent mâle le *Polygonon hydropiper*, et femelle le *P. persicarium*.

Sous les noms de *Narthex* et du diminutif *Narthecon*, Théophraste (*Hist. plant.* VI, 2) et Pline (XIII, 42) avaient signalé deux Férules, l'une plus grande (*Ferula nodiflora*), l'autre plus petite (*F. ferulago* L.). Fidèle à la tradition, Césalpin a nommé mâle la première et femelle la seconde. *De Plantis*, VII, 3.

Une forme de *Nicotia tabaca* à feuilles étroites était dite femelle, une autre à larges feuilles était qualifiée mâle. C'est par distraction que Castore Durante a renversé les termes dans son *Herbario nuovo*, publié à Rome en 1585.

Jean Bauhin décrit longuement un *Crista galli mas* à feuilles larges et à calyce velu (*Rhinanthos majus, hirsutum* Lam.), puis un *Crista galli femina* plus petit, à tige moins robuste, à feuilles plus courtes et plus étroites et à calyce glabre. (*Rh. majus, glabrum*). *Hist. plant.* XXX, 59.

Dans le chapitre suivant, nous expliquerons que les espèces appartenant aux trois groupes de l'*Orchis*, du *Satyrion* et du *Serapias* étaient divisées, d'après la même considération, en mâles et femelles. Linné lui-même a conservé un *Orchis mascula* dans sa nomenclature. De L'Obel, Camerarius, Tabernaemontanus ont appelé *mascula* la grande Ortie remarquable par ses gros fruits globuleux que les autres botanistes nom-

---

(1) Pour Dodoens et Thalius, la Véronique femelle est celle que G. Bauhin et Linné ont appelé *V. serpyllifolia*.

maient *Urtica romana* et qui a été ensuite désignée par Gaspar Bauhin et Linné sous le nom d'*Urtica pilulifera*; l'Ortie dite *diœca* dans la nomenclature actuelle était considérée comme étant l'*Urtica femina*, mentionnée par Pline dans son Histoire naturelle, XXI, 55 (1).

La diœcie du Chanvre cultivé est tellement apparente qu'on peut à bon droit s'étonner du silence des naturalistes grecs à son égard. Depuis l'époque de la Renaissance, elle a particulièrement attiré l'attention des botanistes. Tragus, Matthiœ, Dodoens, de l'Obel, Daléchamps et Jean Bauhin ont, non seulement décrit, mais encore figuré le Chanvre mâle et le Chanvre femelle. Toutefois, en vertu de l'idée dont il a été si souvent question dans ce chapitre, ils appelaient mâle « le Chanvre fertile à végétation plus tardive et plus prolongée, qui porte le long des tiges et des rameaux de nombreuses graines oléagineuses, destinées à propager l'espèce et n'ayant pas été précédées par des fleurs apparentes : *nullo prœeunte flore, semen copiosum ferens secundum caules ramosque oleaginosum.* »

Ils appelaient, au contraire, femelle « le Chanvre à végétation plus hâtive et plus courte, qui a des feuilles plus petites et plus étroites, une tige plus grêle et moins rameuse, portant des grappes de fleurs blanches *inutiles*, caduques et non suivies de fruits : *Cannabis sterilis, flores inutilis et vanescentes proferens.* Le Chanvre mâle ne sert pas à la propagation de l'espèce, mais seulement à fabriquer des cordages et des tissus. C'est une chose merveilleuse et tout à fait inexplicable qu'une même graine puisse produire, soit des individus mâles, soit des individus femelles » (2).

---

(1) Outre la grande Ortie et l'Ortie femelle, Pline cite encore l'Ortie Canine qui probablement est notre *Urtica urens*, et l'*Urtica Herculana* laquelle est une Labiée odorante non décrite par le naturaliste romain. Dans le même chapitre, il parle aussi du *Lanium* (*Lanium album*) dont les feuilles, bien que semblables à celles des véritables Orties, ne contiennent pas un suc mordicant.

(2) Tragus, *Stirpium Historia* I, 115. — Dodoens, *Pempt.* IV, II, 26. — de l'Obel, *Stirpium advers. nova*, 226. — Daléchamps, *Histor. plant.* IV, 64. — Jean Bauhin, *Hist. plant.* XXX, 70, p. 447.

Dans ses *Commentaires sur le traité des Plantes* faussement attribué à Aristote, J.-C. Scaliger dit que les Français appellent femelles le Chanvre et l'Épinard fructifères, et mâle le Chanvre et l'Épinard stériles. Nous ne savons quels sont ces Français dont le célèbre critique veut parler. Sauf Cesalpini d'Arezzo, et les botanistes anglais Rai et Morison, presque tous les auteurs

Nous appelons d'une manière toute spéciale l'attention du lecteur sur l'épithète *inutiles* appliquée aux fleurs à étamines du Chanvre, car elle montre d'une manière évidente que les botanistes de cette époque ne soupçonnaient même pas la fécondation des ovules par le pollen des anthères, quoique celle-ci eût été formellement énoncée, en ce qui concerne les plantes diœques, par le plus ancien des botanistes grecs. On sait, en effet, que Théophraste n'hésitait pas à accepter l'assimilation faite par Empédocle des graines végétales aux œufs des animaux et à proclamer que la fécondation des fleurs femelles du Dattier et des autres plantes diœques par le pollen des fleurs mâles est exactement pareille à celle des œufs de poissons par le sperme des mâles.

A notre connaissance, Cesalpini d'Arezzo est, parmi les anciens botanistes, le seul qui ait conservé la tradition théophrastique de la fécondation des ovules par le pollen. Voici ce qu'il dit à ce sujet : « *Flocci* (les étamines) *in ambitu sunt juxta folia* (les pétales) ; *pendent autem corpuscula* (anthères) *quaedam ex tenuissimis filamentis. Numerosa autem sunt hujusmodi corpuscula in quibus numerosa semina* (grains de pollen) *sunt, quasi hæc sint singulorum seminum propagines.* » *De plantis*, Florentiæ, 1583, lib. I, cap. VII. — Césalpin explique ensuite que parmi les plantes, les unes sont diœques, les autres hermaphrodites ; il ne paraît pas connaître les espèces monœques. Dans toutes, dit-il, la fécondation est produite par des effluves subtils allant du pollen aux ovules.

Suivant Burckhard (*De caractere plantarum naturali*, 1702, Helmstadii), la fécondation a lieu par le transport du grain pollinique lui-même qui, d'abord appliqué sur les stigmates, pénètre ensuite à travers le tube du style jusque dans l'ovaire. Morland (*Acta erudit.*, 1705, p. 275), admet aussi le transport des grains de pollen jusque dans la cavité ovarienne, mais il croit que les corpuscules polliniques sont des embryons tout formés.

La théorie vraiment admirable de Burckhard ne rencontra que

---

d'ouvrages phytologiques publiés au XVII<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, ont dit le contraire. — Voyez : Cesalpini, *de plantis* lib. I, cap. VII ; — Rai, *Hist. plant.* IV, 2 : *Cannabis mas sive sterilis, Cannabis femina seu fertilis* ; — Morison, *plantar. Hist. Oxoniensis* XI, 46 : *Cannabis fertilis quae magis proprie femina dicitur.*

des incroyables. Sébastien Vaillant lui-même, dans son éloquent *Discours sur la structure des fleurs* publié à Leyde en 1718, se rangea à l'avis de Césalpin et appela Burckard « un sectateur des visions de Leuwenhoek et de Hartsoecker ». Vaillant eut pourtant le grand mérite de distinguer nettement les fleurs mâles, les fleurs femelles et les fleurs hermaphrodites ou androgynes, et aussi de proclamer hautement que les étamines, bien loin d'être des organes de minime importance, comme l'avait soutenu l'illustre Tournefort dans ses *Institutiones rei herbariæ*, publiés à Paris en 1700, sont au contraire indispensables à la fécondation des fruits, et par conséquent doivent être, véritablement et sans métaphore, considérées comme les organes mâles des fleurs.

Il n'est pas sans intérêt de rapporter le passage de l'*Isagoge in rem herbariam* (pages 68 et 69), auquel Seb. Vaillant fait allusion.

« Il est fort douteux, dit Tournefort, que la poussière des Palmiers mâles remplisse le rôle fécondateur qui lui a été attribué autrefois par Théophraste, et plus récemment par Prosper Alpin. Pendant le voyage que je fis dans les provinces de Grenade et de Murcie, où le Palmier est très-commun et porte d'excellents fruits, j'ai consulté sur ce point des agriculteurs fort expérimentés, et n'ai reçu d'eux aucune assurance positive. Quant au Houblon, je puis en parler plus sagement. Au Jardin-du-Roi, à Paris, existent plusieurs pieds de Houblon qui, tous les ans, sont chargés de fruits, quoique dans leur voisinage ne se trouve aucun individu à fleurs staminales. A ma connaissance, les Houblons à étamines les plus rapprochés sont dans les îles de la Seine et de la Marne, assez éloignées du Jardin. C'est pourquoi j'incline à penser que les étamines sont, comme les glandes des animaux, des organes chargés de l'excrétion des sucs surabondants.

« En ce qui concerne les plantes dont les fleurs contiennent à la fois des fruits et des étamines, il y a lieu de croire que les sucs nourriciers sont élaborés par l'enveloppe de la fleur, de telle manière que les parties les plus légères et les plus propres à la nutrition, se séparant d'avec les plus grossières, sont portées dans les fruits pour servir à leur nourriture, tandis que les parties les plus grossières, impropres à la nutrition, passent dans les filets des étamines, puis de ces vaisseaux excréteurs

vont s'accumuler dans les sommets ou apices (anthères), comme dans un réservoir et s'y dessèchent en une poussière ténue. »

De ce qui précède résulte une conséquence importante au point de vue de l'histoire de la Botanique, c'est que la doctrine soutenue autrefois par le disciple d'Aristote n'est entrée véritablement dans le domaine de la science qu'à la suite des expériences décisives faites sur le Lychnis diœque par Bobart et Grew, sur le Maïs, le Chanvre, le Mûrier, le Ricin et la Mercuriale par Geoffroy et Camerarius, et enfin sur les Palmiers par Prosper Alpin et Boccone. Avant la démonstration expérimentale donnée par ces patients et sagaces investigateurs, les mots « mâles et femelles » avaient un sens métaphorique et conventionnel. C'est d'ailleurs ce qui sera encore prouvé par plusieurs exemples dans les chapitres suivants.

Il est curieux de constater que la tradition consistant à nommer mâles les individus les plus vigoureux en apparence s'est perpétuée dans le langage vulgaire. En plusieurs pays, les agriculteurs appellent Chanvre mâle celui qui porte les fruits, et femelle le Chanvre à étamines. Lorsqu'on les interroge sur les motifs de cette dénomination contraire aux enseignements de la physiologie, ils répondent qu'ils ont coutume de considérer comme plantes mâles celles qui conservent l'apparence d'un tempérament fort et robuste pendant toutes les phases de leur végétation. Tel n'est pas le cas du Chanvre à étamines, lequel cesse de croître et semble être parvenu à la période de vieillesse et de caducité, alors que le Chanvre fructifère continue à se développer d'une manière exubérante (1).

Les remarques faites à propos du Chanvre sont exactement applicables au Houblon. Il nous suffira de rappeler que Gaspard Bauhin, dans son *Pinax*, distingue un *Lupulus mas* et un *Lupulus foemina*. Pour ce dernier il donne la diagnose suivante : *foliis rotundioribus, circa radicem sine incisuris tantum ser-*

---

(1) Nous aurions été fort désireux de savoir si l'emploi à contre-sens des mots « Chanvre mâle et Chanvre femelle » constaté par nous dans toute l'étendue du bassin du Rhône est aussi répandu dans le reste de la France et dans les autres états de l'Europe. Malheureusement nous n'avons trouvé aucune indication à ce sujet dans les Flores et nous n'avons pas eu la possibilité de faire une enquête pendant le peu de temps écoulé entre la composition de notre travail et sa publication. Un de nos correspondants, plus diligent que les autres, nous informe que dans le nord et le centre de l'Italie, les cultivateurs emploient aussi à contre-sens les mots « Chanvre mâle et Chanvre femelle ».

*ratis; flosculis subpallidis, qui sine fructu pereuntes in pollinem abeunt.*

Les exemples ci-dessus énumérés montrent que, pour établir une assimilation entre les plantes mâles et femelles d'une part, et les animaux mâles et femelles d'autre part, les botanistes ont surtout pris la taille et la force comme terme de comparaison. Cependant il est un autre attribut masculin, propre à l'homme, qu'ils n'ont pas su utiliser : nous voulons parler de la villosité, dont la barbe est la manifestation la plus apparente et la plus noble. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'éloge de la barbe et nous devons renvoyer le lecteur aux admirables ouvrages écrits sur cette matière. Qu'il nous suffise de rappeler que la barbe tient une place considérable dans la vie de l'homme. Au milieu de la décrépitude des organes, elle est le dernier ornement qui subsiste chez le vieillard ; aussi ne faut-il point s'étonner que, dans tous les temps et dans tous les pays, les artistes en aient embelli la figure des dieux et des héros. Enfin, c'est à la barbe que le sexe faible, privé de cet attribut, reconnaît qu'il doit obéissance au sexe fort, car, ainsi que le dit Arnolphe à Agnès, sa future épouse :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

(*École des femmes*. III, 2.)

Comment se fait-il donc que les anciens botanistes, qui se plaisaient à emprunter des comparaisons à la physiologie de l'homme et des animaux, n'aient pas vu l'excellent parti qu'ils pouvaient tirer de la villosité pour distinguer plusieurs centaines de plantes mâles et de plantes femelles désignées actuellement dans nos catalogues par les épithètes : *hirtus*, *hirsutus*, *villosus*, *asper*, *barbatus*, faisant contraste avec *laevis* (en grec *leia*) et *glabra* ?

Cet oubli de leur part nous est particulièrement sensible, d'abord parce qu'il nous a privé du plaisir d'enrichir notre Musée d'un genre qui lui manque, — que les collectionneurs nous pardonnent cette faiblesse, — puis, parce que nous avons ainsi perdu l'occasion d'égayer un peu l'ennuyeux sujet que nous traitons, en exhibant des mâles barbus qui, du moins, attestent d'une manière décente leur virilité, et des femelles à peau lisse sachant garder l'attitude modeste et réservée qui convient à leur sexe. Ces honnêtes et douces figures ne seraient-elles pas plus agréables à voir que les obscènes Satyres et les Bacchantes impudiques ?

#### IV

### Quatrième acception des mots « plantes mâles et plantes femelles » tirée de la comparaison des racines et des fruits avec les organes sexuels des animaux.

Entre tous les savants, les botanistes semblent être ceux qui se piquent le moins de prudence dans le langage. En effet, certaines expressions métaphoriques de leur nomenclature, comme *Orchis*, *Cynomorion*, *Phallus*, *Clitoris* et quelques autres de même origine, témoignent assez que la célèbre devise de l'ordre de la Jarretière : « honni soit qui mal y pense », a été de tout temps une de leurs maximes favorites.

Ils ont sans doute pensé que, le mécanisme de la génération étant le même chez les plantes et chez les animaux, ils peuvent légitimement user de la liberté de parole que personne n'oserait refuser aux zoologistes.

Le droit revendiqué par les botanistes d'user librement du langage technique que comporte chacun des sujets de leur domaine ne saurait être contesté. Toutefois nous croyons que l'abus fait par plusieurs d'entre eux de certaines métaphores inutiles et le plus souvent fausses donne quelquefois à leur langage un caractère indécent qui, bien que non prémédité, peut dégoûter les esprits délicats de l'étude de notre science, aimable entre toutes. Les lecteurs qui auront eu la patience de lire jusqu'au bout ce chapitre de notre travail décideront si notre jugement est trop sévère.

Les anciens botanistes grecs avaient appelé mâles plusieurs végétaux dont les fruits ou les racines offrent quelque ressemblance avec les testicules des animaux. A ce titre, les espèces auxquelles ils avaient donné le nom d'*Orchis* (testicule) étaient par excellence des plantes mâles.

Puisque, d'après la définition, l'existence de tubercules testiculiformes est la marque caractéristique des Orchidées mâles, ne semble-t-il pas conforme à la logique d'appeler femelles les espèces de la même famille qui ont des racines simplement fibreuses, comme c'est le cas des *Limodoron*, *Neottia*, *Epipactis* et de l'*Orchis albidus*?

Nous nous hâtons d'ajouter qu'aucun texte ne démontre que

telle ait été en effet la classification adoptée par les auteurs grecs et romains. Il est vrai que Pline (XXVI, 62) a parlé d'un *Orchis* femelle, mais en termes vagues et sans indiquer les caractères par lesquels il diffère des *Orchis* mâles. Théophraste et Dioscoride sont muets à cet égard, et bien que ce dernier ait dit quelques mots au sujet de l'*Orchis*, du *Serapias* et du *Satyrion*, il est impossible de déterminer avec quelque probabilité les espèces ou plutôt les groupes génériques auxquels il a donné les susdites dénominations, comme le prouvent surabondamment les discordances des commentateurs qui ont essayé d'expliquer les écrits des botanistes grecs et romains.

L'interprétation la plus généralement admise par les critiques rentre dans la donnée générale dont nous avons parlé dans le précédent chapitre, et qui consiste à considérer comme mâles les individus offrant le plus grand développement des organes de végétation (tige, feuilles et racines), de sorte que parmi les *Orchis*, les *Serapias* et les *Satyrion*, tous pourvus de tubercules globuleux ou ovoïdes, les uns sont considérés comme mâles, les autres comme femelles. Ainsi, suivant Brunfels, Fuchs, Turner, Dodoens, Lonicer, Mathias de L'Obel, Daléchamps, Gaspard Bauhin, Tabernaemontanus, les *Orchis masculus*, *galeatus* et *purpureus* (1) sont mâles, tandis que l'*Orchis morio*, qui a des tubercules plus petits et des feuilles plus étroites, est femelle.

Dans le groupe du *Serapias*, les *Ophrys apifera*, *fucifera*, *muscifera* et autres à petits tubercules et à feuilles étroites sont femelles; au contraire, les *Serapias cordigera*, *longibracteata*, etc., à végétation luxuriante, sont mâles.

Parmi les espèces rapportées arbitrairement au groupe du *Satyrion* par Fuchs, Dodoens, Gesner, Gasp. Bauhin, et qui comprennent les *Orchis* à tubercules multilobés, les vigoureux *Orchis latifolius* et *incarnatus* sont mâles, tandis que les *O. maculatus*, *conopeus*, *odoratissimus*, *sambucinus*, *niger* et *viridis*, moins robustes en apparence, sont femelles.

---

(1) Nous avons démontré ailleurs (*Réforme de la nomenclature botanique* p. 44) que, par suite d'une fausse interprétation d'un passage de Pline, tous les lexicographes ont cru à tort que le substantif *Orchis* est du genre féminin. Ils n'ont pas compris que les épithètes féminines employées par Pline dans la phrase où se trouvent les mots « *Orchis herba* » se rapportent à *herba* et non à *Orchis*.

Tragus et Brunfels ont cru que ces *Satyria* à lobes palmés devaient être à bon droit considérés comme femelles. Ils supposent que les anciens naturalistes grecs, au lieu de comparer les tubercules de ces Orchidées à une main terminée par des doigts rudimentaires, comme nous le faisons actuellement (1), les assimilaient à plusieurs corps de femmes juxtaposés et terminés chacun à la partie inférieure par deux cuisses plus ou moins écartées, dans une attitude lascive. C'est là, suivant nous, une supposition tout à fait dépourvue de fondement, d'abord parce qu'il n'existe dans les écrits des auteurs grecs aucun texte où il soit question des tubercules d'*Orchis* fendus en plusieurs lobes, ni encore moins, par conséquent, de la prétendue ressemblance de ces tubercules avec un corps de femme ; ensuite parce que si les anciens avaient eu une telle pensée, ils n'auraient pas imposé à ces sortes d'*Orchis* le nom de *Satyrion*. On sait que dans l'antique mythologie le nom de *Satyros* n'a jamais été donné à des femmes, mais bien à des personnages obscènes, moitié hommes, moitié boucs. Il nous paraît extrêmement probable que l'appellation de *Satyrion* est tirée de l'aspect impudique des Orchidées à racine testiculée en général, et plus particulièrement de celles qui, comme l'*Orchis simius*, l'*O. militaris* ou *galeatus*, l'*Aceras anthropophorum*, ont quelque ressemblance avec un singe, un soldat coiffé d'un casque, un homme pendu. Nous sommes porté à croire aussi que dans la suite des temps ce mot *Satyrion* est devenu un terme vague employé pour désigner, non seulement les Orchidées, mais encore toutes les plantes réputées aphrodisiaques. A l'appui de cette interprétation, nous pourrions alléguer que Apuleius Platonicus n'établit aucune distinction entre les *Orchis* et les *Satyrion*, et, en outre, un passage de Pline (XXVI, 63) dans lequel il est dit que « les Grecs donnent le nom de *Satyrion* à toute substance aphrodisiaque, par exemple au *Crataegonon*, au *Thelygonon*, à l'*Arrhegonon*, plantes dont le fruit ressemble aux testicules ».

Quant au *Satyrion* de Dioscoride, ce n'est point une Orchidée, comme l'ont supposé la plupart des commentateurs. Il

---

(1) La comparaison des tubercules plurilobés des *Satyria* avec une main est fort ancienne, car Bock qui avait changé son nom germanique en l'équivalent grec Tragus (bouc), nous apprend que le nom vulgaire de ce groupe d'Orchidées était *Manus* ou *Palma Christi*, main du Christ. *Stirpium historia* II, 82.

suffit de lire attentivement la description qu'en donne dans sa *Matière médicale* le médecin d'Anazarbe pour reconnaître qu'il s'agit d'une Liliacée ou Amaryllidée bulbeuse à fleur blanche ou accidentellement blanche : « Le *Satyrium* a trois feuilles réfléchies vers la terre, pareilles à celles d'un *Lapathon* ou d'un *Lis*, mais plus petites et rougeâtres; il a une tige nue, longue d'une coudée, une fleur blanche semblable à celle du *Lis*, une racine bulbeuse, de la grosseur d'une pomme, rousse à l'extérieur, blanche à l'intérieur, de saveur douce et agréable. On prétend que le *Satyrium* a des propriétés aphrodisiaques. » (III, 133).

Est-ce la Tulipe de Clusius ou une variété à fleur blanche de la Tulipe de Gesner, comme le suppose Sprengel ?

Nous ne nous arrêterons pas à discuter l'opinion de Mathias de L'Obel, qui voulait que le *Satyrium erythronion* des Grecs soit l'*Erythronion Dens canis*, ni celle de Sibthorp, qui penchait pour le *Serapias cordigera*. Après avoir tourné et retourné dans tous les sens les textes de Théophraste, de Dioscoride et de Pline, nous sommes resté convaincu que tout ce qu'on a dit au sujet de l'*Orchis* et du *Satyrium* des Grecs est de pure fantaisie et ne représente que l'opinion individuelle de chacun des commentateurs, de sorte qu'il faut définitivement renoncer à découvrir le sens exact de ces deux noms ainsi que celui des mots *Orchis mâles* et *Orchis femelles*.

Il en est de même en ce qui concerne le *Serapias*. De L'Obel suppose que la forme plurilobée des tubercules de certains *Orchis* n'a pas pu échapper à l'observation des botanistes grecs; mais au lieu d'admettre avec Tragus, Brunfels, Dodoens, Lonicer, Dalechamps et Gaspard Bauhin que les *Orchis* à tubercules lobés sont les *Satyria*, il pense qu'ils étaient rangés par les Grecs dans le groupe du *Serapias*. Pour justifier son opinion, de L'Obel soutient que la phrase de la *Matière médicale* de Dioscoride, dans laquelle il est question du *Serapias*, a éprouvé de la part des copistes une altération qui la rend inintelligible, et que pour lui rendre sa véritable signification il suffit de remplacer l'adjectif *polychreston* (propre à plusieurs usages) par *polyschiston* (plusieurs fois fendu). Voici cette phrase de Dioscoride : « Il existe aussi un autre *Orchis* que quelques botanistes, notamment Andreas, appellent *Serapias*, à cause des nombreux usages de sa racine (suivant de L'Obel à cause de ses tuber-



cules *fendus en plusieurs lobes*). Il a des feuilles pareilles à celles du Poireau, allongées, mais plus larges et plus épaisses, recourbées, des fleurs purpurescentes et une racine suspendue au-dessous de deux tubercules en forme de petits testicules. On lui attribue les mêmes vertus aphrodisiaques qu'au *Cynosorchis* », III, 132 (1).

Il est certain que *polyschiston* serait incomparablement plus expressif sous le rapport botanique que *polychreston*, cependant il resterait à démontrer quel rapport existe entre l'idée de tubercules fendus en plusieurs lobes et les emblèmes religieux du culte de Sérapis qui auraient fait donner à une Orchidée le nom de *Serapias*. Dans le cas où l'on n'y parviendrait pas, il faudrait expliquer quelle est la véritable origine du mot *Serapias*. C'est ce que nous allons essayer de faire à l'aide des indications fournies sur la mythologie égyptienne par Hérodote (*Hist.*, II, 48 et 49), Strabon (*Géogr.*, XVII), Plutarque (*Isis et Osiris*), Apulée (*Métam.*, XI.), et par tous les archéologues qui ont étudié les monuments du pays des Pharaons.

La Trinité égyptienne se compose de trois personnes divines : Sérapis, nommé aussi Osiris, créateur de tout ce qui existe ; Isis représentant la fécondité, et enfin Horos, leur fils. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si, comme le veut Plutarque, l'enseignement des prêtres égyptiens a inspiré à Platon l'idée de sa trinité philosophique, non plus que de rechercher quelle a été son influence sur les doctrines des néo-platoniciens de l'École d'Alexandrie ainsi que sur la formation des dogmes chrétiens.

Les prêtres de l'Égypte avaient une doctrine secrète, dont la connaissance était réservée à quelques rares initiés, mais estimant qu'une religion abstraite et purement philosophique ne saurait convenir à la foule ignorante, ils avaient institué un culte comprenant non seulement les hommages rendus au Dieu infini et éternel sous ses trois formes symboliques, mais encore des honneurs rendus à des divinités subalternes personnifiant les forces de la nature, et même aux animaux utiles à l'homme.

Sérapis-Osiris, tout-puissant créateur, est représenté sous la

---

(1) Suivant une tradition rapportée par Dioscoride, la propriété aphrodisiaque appartient au tubercule mou dont la fécule est peu à peu absorbée pour la nutrition de la plante. L'autre tubercule plein et dur est, au contraire, anaphrodisiaque. En outre, si un homme mange celui-ci, il engendre des garçons, et si une femme mange le premier, elle enfante des filles. III, 131.

forme d'un homme d'âge mûr, à figure sévère entourée d'une épaisse barbe, la tête couverte d'une abondante chevelure et coiffée du Calathos en forme de corbeille ou d'une mitre, le front orné d'une fleur de Lotos, tenant dans la main gauche une corne d'abondance ou un phallus et dans la droite un gouvernail ou un fouet, vêtu d'un chiton plissé qui couvre la poitrine et s'entr'ouvre à la partie inférieure pour laisser voir un phallus trois fois plus long que nature, symbole de la puissance génératrice. Dans quelques statues, déjà connues de Plutarque, et dont on peut voir les reproductions dans la *Description de l'Égypte* (planches tome IV, texte III, 10, Antiquités), ainsi que dans le tome IV du *Denderah* par Mariette-Bey, Sérapis porte l'ithyphallus. Quelquefois il a une tête d'animal, de bœuf, de bélier, d'épervier ou d'ibis (1).

Isis, mère féconde, est figurée sous la forme d'une femme dans tout l'éclat de la beauté, le corps recouvert d'une robe de couleurs variées et d'un manteau noir bordé de franges, jeté en travers depuis l'épaule droite jusqu'au côté gauche et noué par un bout au-devant de la poitrine. D'une main, elle tient un sistre ; de l'autre, la situle. Elle porte sur la tête tantôt un trône, tantôt un disque avec des cornes de vache.

Horos, produit de la force génératrice et de la fécondité, est représenté sous la forme d'un enfant nu, portant le doigt à la bouche.

Ces trois divinités sont souvent accompagnées de leur ministre, Anubis, à tête de chacal ou de chien, vêtu d'une tunique à manches courtes qui s'arrête au-dessus du genou et qui est serrée à la taille par une ceinture. Anubis remplit, dans la religion égyptienne, le rôle de messager des Dieux, attribué, dans les mythologies grecque et romaine, à Hermès ou Mercurius. Celui-ci est coiffé du petasos, il a des ailes aux épaules et aux talons et tient à la main un caducée.

Laissant de côté les mystères d'Isis qui ne nous offriraient aucune circonstance se rapportant à la question de l'*Orchis-Serapias*, nous allons rappeler, d'après Hérodote, la principale

---

(1) Puisqu'il est admis que « le latin, dans les mots brave l'honnêteté » nous donnons en cette langue la traduction de la phrase de Plutarque relative à l'attribut ithyphallique des statues de Sérapis : « ubique ostenditur simulacrum Osiridis humana specie, recto pene, ob vim gignendi » — *Isis et Osiris*, 49.

cérémonie du culte rendu en l'honneur de Sérapis : « C'est Melampus qui, à mon avis, a introduit chez les Grecs les cérémonies du culte de Bacchus et, notamment, la procession du Phallus (*Hist.*, II, 49). Il est fort curieux de constater que les Égyptiens observent dans les fêtes de Bacchus (Hérodote aurait dû dire *de Sérapis*) les mêmes rites que les Grecs, à l'exception des chœurs de musique et des phallus séparés. Chez eux, les femmes portent, dans les villages, des statuettes d'une coudée de hauteur munies d'un très long phallus qu'elles mettent en mouvement. Un joueur de flûte précède cette procession que les autres femmes suivent en chantant des hymnes en l'honneur du Dieu. *Hist.*, II, 48. Voyez aussi Plutarque, *Isis et Osiris*, 31.

Hérodote et Plutarque n'ajoutent à leur récit aucun commentaire, cependant il nous semble qu'ils auraient dû faire remarquer le peu de clairvoyance des prêtres égyptiens qui, sous prétexte d'honorer le pouvoir créateur de Dieu, ont imaginé une cérémonie supposant, de la part de ceux qui l'accomplissent, une innocence digne de l'âge d'or chanté par les poètes. Il était facile de prévoir que la procession du phallus dégènerait promptement en un dévergondage effréné. Nous savons, en effet, par le témoignage de plusieurs historiens, que les fêtes de Sérapis étaient l'occasion du libertinage le plus éhonté, particulièrement à Canope, où se trouvait le plus célèbre des quarante-trois temples élevés en l'honneur du Dieu égyptien.

L'exposé historique du culte de Sérapis, dont nous aurions voulu pouvoir cacher l'obscène nudité au moyen d'un euphémisme quelconque, était indispensable pour expliquer l'origine, si souvent controversée, du nom de *Serapias* appliqué à un groupe de la famille des Orchidées. Il nous paraît fort probable que l'inventeur de cette appellation a eu le dessein de comparer la susdite Orchidée à l'attribut impudique des statues du dieu Sérapis ; de sorte que la phrase de Dioscoride qui a tant embarrassé les commentateurs, « le *Serapias*, ainsi nommé à cause des nombreux usages de sa racine, διὰ τὸ πολυχρηστον », doit être ainsi restituée : διὰ τὸ φαλλόμορφον.

La substitution de l'adjectif *polychreston* à *phallomorphon* est, sans doute, une innocente supercherie de quelque copiste pudibond et bien intentionné qui a cru pouvoir, d'un trait de plume, supprimer une page peu édifiante de l'histoire. Ah ! si cela était possible, que de faits malpropres, odieux et abomi-

nables nous aimerions à effacer de nos Annales, pour le plus grand honneur de l'humanité!

Afin d'être justes, nous devons dire que plusieurs de nos devanciers ont soupçonné, non pas le phallomorphisme, mais l'intention qu'aurait eue le créateur du mot *Serapias* de faire allusion aux scènes libidineuses qui se passaient aux fêtes de Sérapis. Nous avons déjà rapporté l'opinion de Mathias de L'Obel qui comparait les tubercules lobés de plusieurs Orchis à des corps de femme dans une attitude lascive. Ce botaniste aurait été certainement plus affirmatif encore, s'il avait pu connaître certaines statuettes trouvées pendant les fouilles exécutées à notre époque dans les anciens monuments de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie. Malheureusement pour l'hypothèse de notre ingénieux botaniste, les naturalistes grecs ne paraissent pas avoir observé les Orchis palmés.

Gaspard Bauhin a rangé parmi les *Serapias* ces singuliers *Ophrys*, appelés autrefois *lusus naturæ*, dont les fleurs ressemblent, l'une à un bourdon (*Ophrys fucifera*), l'autre à une abeille (*O. apifera*), une troisième à un taon (*O. tabanifera*), une quatrième à une araignée (*O. aranifera*), une cinquième à une mouche (*O. myodea*), puis les *Orchis* à fleurs simulant un papillon (*Orchis papilionacea* et *psychodea* ou *bifolia*). Suivant G. Bauhin, ces représentations naturelles d'insectes lascifs et volages, dont la vie se passe à caresser les fleurs, rappellent les sectateurs du dieu Sérapis se livrant sans aucune retenue et dans la plus complète promiscuité à leurs lubriques ébats. Une telle comparaison, de la part d'un naturaliste aussi sérieux que l'illustre auteur du *Pinax theatri botanici*, ne laisse pas que de surprendre, et nous croyons que les amours des insectes et des papillons avec les fleurs sont un thème fantaisiste qu'il faut laisser aux poètes. En outre, on chercherait vainement, dans les écrits des botanistes grecs, un mot se rapportant aux Orchidées à fleur insectiforme.

Les mêmes botanistes sont également muets au sujet des Orchidées à trois tubercules, *Triorchis*, que deux médecins grecs d'Alexandrie, Aetius et Paul d'Ægine, ont cru être le *Serapias* de Dioscoride (1). Quel est ce *Serapias triorchis*? Nous

---

(1) Aetius (*Tetrabiblos* IV, 3) parle d'un emplâtre dans la composition duquel entre le *Serapias* ou *Triorchis*. — Paul d'Ægine conseille pour le traitement des tumeurs charbonneuses des applications de *Serapias Triorchis* (*de re medica*, VII.)

savons que la polyorchidie est habituelle chez l'*Herminium clandestinum*, improprement appelé *monorchis* par Rob. Brown. Mais il est peu probable que les botanistes grecs aient connu cette espèce, car elle ne se trouve pas en Grèce, dans l'Asie mineure, non plus qu'en Égypte. Il serait plus admissible que la triorchidie a pu quelquefois être constatée par eux sur l'*Orchis pictus* et ses variétés, ainsi que sur les *O. provincialis*, *saccatus* et *laxiflorus*. L'appellation de *Triorchis* aurait-elle été appliquée aux *Orchis* à tubercules plurilobés, tels que les *Orchis latifolius*, *incarnatus* et *maculatus*? Aetius et Paul d'Ægine n'ayant donné aucune explication sur leur *Triorchis*, il est impossible de prendre parti pour l'une ou l'autre hypothèse ; d'autre part, la description du *Serapias*, donnée par Dioscoride étant tout à fait insuffisante, nous croyons qu'il faut définitivement renoncer à une détermination de cette Orchidée énigmatique et s'en tenir à l'interprétation générale que nous avons donnée du sens phallique de son nom. Inutile d'ajouter que l'attribution qui en a été faite par Linné à un genre d'Orchidées est entièrement arbitraire et conventionnelle.

La fable inventée par Tragus, Brunfels et Mathias de L'Obel, au sujet de la prétendue ressemblance des *Satyria* et des *Serapiada* avec un corps de femme, a eu peu de succès et n'a jamais dépassé le petit cercle des botanistes. Il n'en a pas été de même de la légende de la Mandragore : celle-ci n'a pas occupé seulement l'attention des naturalistes, elle a encore pris place parmi les croyances populaires les plus répandues. Les littérateurs eux-mêmes s'en sont emparés : Machiavel l'a prise pour sujet d'une comédie, et La Fontaine d'un de ses contes les mieux réussis dans le genre licencieux fort à la mode d'abord en Italie, puis en France, et qui a eu une influence beaucoup plus grande qu'on ne le croit généralement sur la corruption des mœurs.

Diverses circonstances, telles que les propriétés aphrodisiaques et hypnotiques attribuées à cette Solanée, la forme bizarre de ses racines, sa prédilection pour les rochers solitaires à l'entrée des cavernes mystérieuses ont contribué à lui faire prendre rang parmi les herbes magiques, chères aux sorciers. La récolte de la Mandragore, disait-on, expose à de grands périls qu'on ne peut éviter que grâce à certaines précautions. Il faut d'abord tracer autour d'elle trois cercles avec la pointe d'une épée, puis l'arracher en regardant l'Orient, après avoir eu soin de se bou-

cher les oreilles afin de ne pas entendre ses gémissements plaintifs. Pendant ce temps, une autre personne danse dans le voisinage en vociférant des paroles obscènes (1).

La Mandragore a une grosse racine napiforme, tantôt simple, tantôt bifurquée par deux prolongements contournés qu'on a comparés à deux jambes d'homme croisées l'une sur l'autre, d'où le nom d'*Anthropomorphon* donné à cette plante par Pythagore. On distinguait une Mandragore mâle et une femelle : celle-ci a des racines moins grosses et moins blanches ; son fruit est piriforme et non globuleux comme celui de la Mandragore mâle. Toutes deux servaient à la préparation de philtres qui inspiraient l'amour et faisaient cesser la stérilité.

Une plante douée de vertus si merveilleuses devait nécessairement devenir un objet de commerce ; mais comme il n'était pas toujours facile de s'en procurer des quantités suffisantes, certains charlatans avaient eu l'ingénieuse idée d'en fabriquer en sculptant dans une racine de Bryone de petites statuettes représentant, d'une manière non équivoque, des corps d'hommes et des corps de femme, qu'ils vendaient sur les places publiques. Afin de donner plus de prix à leur marchandise, ils ne manquaient pas de faire le récit des dangers qu'ils avaient courus en allant la nuit, à certaines époques fatidiques de l'année, arracher la précieuse racine, autour des gibets, du sein de la terre arrosée du sang des suppliciés.

Les détails donnés par les anciens naturalistes grecs sur les Mercuriales mâles et femelles sont plus précis que ceux qu'ils nous ont transmis relativement aux Orchidées. On sait que les *Mercurialis tomentosa*, *perennis* et *annua* sont des plantes dioécues. Chez les individus mâles les fleurs se présentent en petits glomérules portés sur des pédoncules de longueur variable suivant les espèces ; chez les individus femelles elles sont placées à l'aisselle des feuilles et donnent naissance à une capsule didyme tomenteuse ou hérissée de poils que les anciens avaient comparée à deux testicules accolés, ainsi qu'on va le voir par la description donnée dans la *Matière médicale* de Dioscoride :

« Le *Linozôstis* mâle, appelé par les Romains *Mercurialis*

---

(1) Voyez Théophraste, *Historia plantarum*, IX, 8 ; Pline, *Hist. natur.* XXV, 94.

*testiculata* (1), a des feuilles pareilles à celles de l'*Ocimon*. Ses petits fruits arrondis, naissant à l'aisselle des feuilles, sont juxtaposés comme deux testicules. Les fruits (Dioscoride aurait dû dire *les fleurs*) du *Linoxôstis* femelle forment une grappe bien fournie. On prétend que les feuilles de celui-ci employées en boisson ou en lotion après les règles font concevoir des filles, et que les feuilles du *Linoxôstis* mâle font concevoir des garçons.» Diosc. IV, 188. — Pluie XXV, 18.

Dans le livre III, chapitre 130 du même ouvrage, Dioscoride rappelle que Crataevas attribue les mêmes vertus à l'*Arrhegonon* ou *Phyllon* mâle ainsi qu'au *Thelygonon* ou *Phyllon* femelle.

Plusieurs commentateurs ont cru reconnaître dans le *Phyllon* des Grecs notre *Mercurialis annua*; suivant Matthioli, ce serait le *Mercurialis tomentosa*; mais, à franchement parler, la description donnée par Dioscoride est trop obscure pour qu'il soit possible de déterminer exactement la plante désignée par lui sous le nom de *Phyllon*.

Si les botanistes de l'Antiquité avaient connu les *Lonicera cærulea* et *alpigena* dont les fruits sont formés de deux baies soudées par un de leurs côtés et les *Lonicera nigra* et *xylostea* à baies réunies seulement à la base, ils n'auraient sans doute pas manqué de les qualifier mâles, par opposition aux Chèvrefeuilles à baies libres, comme le fit plus tard Gesner, et de leur attribuer des propriétés aphrodisiaques (2).

La qualification « mâle et femelle » n'a pas été seulement

---

(1) Les appellations modernes de *Coriandrum testiculatum* L. ou *Bifora testiculata* DC. appliquées à une Umbellifère bien connue, sont exactement calquées sur celles de *Mercurialis testiculata* en usage chez les anciens botanistes Romains.

(2) Les anciens naturalistes grecs connaissaient certainement les *Lonicera etrusca* et *implexa* très communs dans leur pays, et peut-être aussi les *Lonicera caprifolia* et *periclymena*. Ces quatre espèces confondues par eux forment le groupe du *Periclymenon* que Dioscoride décrit ainsi : « c'est une plante sarmenteuse s'enroulant autour des arbustes des haies; elle a des feuilles embrassantes et une fleur blanche sessile au centre de la feuille florale. » L'inexpérience du botaniste grec dans l'art de décrire les plantes apparaît manifestement dans cette diagnose, car s'il est vrai que les *L. implexa* et *caprifolia* ont des fleurs sessiles, les *L. etrusca* et *periclymena* ont, au contraire, des fleurs longuement pédonculées. En outre, le *L. periclymena* n'a pas, comme les trois autres, des feuilles connées. Il est d'ailleurs surprenant que Dioscoride attribue aux fleurs des Chèvrefeuilles une couleur blanche et qu'il ne parle pas de l'odeur suave exhalée par plusieurs d'entre eux. Ces inexactitudes et omissions donneraient lieu de croire que ce passage, comme tant d'autres, a été altéré et mutilé.

appliquée aux plantes elles-mêmes, mais encore à un suc résineux produit par deux arbres de la famille des Térébinthacées, le *Boswellia serrata* du Bengale et le *Balsamodendron Kataf* d'Arabie, déjà connus des botanistes grecs sous les noms de *Libanôtos indicos* et *arabicos*. — Théophr., *Hist. plant.*, IX, 4; — Diosc., *Mater. medica*, I, 81. — Pline, *Hist. natur.*, XII, 30, 31, 32.

Des incisions faites à l'écorce de ces deux arbres découle une résine qui tantôt se concrète en globules souvent collés deux à deux, tantôt s'étend en larmes plus ou moins allongées. La forme globuleuse est appelée Encens mâle (*Libanos arrhên*, Diosc., *Thus masculum*, Pline), à cause de la ressemblance qu'on a cru y voir avec les testicules des animaux. C'est, d'ailleurs, la plus estimée, parce qu'elle est plus pure et plus odorante. L'Encens femelle a une couleur plus foncée, une odeur moins suave et se trouve souvent mêlé à des matières étrangères, et surtout à des débris d'écorce. Dioscoride et Pline ajoutent que comme l'Encens mâle est d'un prix assez élevé, on le falsifie souvent avec de la gomme et de la résine de Pin. Cette adulation est facile à reconnaître au moyen de la combustion.

Les vertus curatives de l'Encens, quelquefois appelé *Oliban* (1), ont été longuement prônées par les anciens médecins, pour la guérison des plaies, des ulcères, des fistules, des tumeurs, des engorgements utérins, du panaris, des affections vermineuses... et du mal de dents. Encore aujourd'hui, c'est un des remèdes les plus employés dans la médecine populaire.

Il faut assurément beaucoup de bonne volonté pour voir une ressemblance entre les testicules et les globules d'Encens mâle, et c'est bien le cas de répéter avec les philosophes de l'école scholastique que « toute comparaison est un peu boiteuse ».

---

(1) Le mot Oliban est un exemple bizarre de la soudure de l'article avec le substantif ὀλίβανος, le *Libanos*.

Le nom de Cytise aubour, en latin *Alburnum*, est devenu *Laburnum* par suite de l'interversion des deux premières lettres.

La transposition de l'h de la seconde syllabe à la première a changé *Cichorion* en Chicorée. — La suppression de l'h des mots *Thermos* (Lupin), *Thamnos* et *Phycos* a produit *Termis*, *Tamus* et *Fucus*. — L'addition d'un h a transformé *Catanance* en *Catananche* et *Pityusa* en *Pithyusa*. — De la suppression d'une syllabe des mots *Dios anthos* et *Pycnocomon* (chevelure épaisse) sont résultés *Dianthus* et *Pycnomon*. — *Minyanthes*, *Cyclaminos* et *Abiga* ont été estropiés en *Menyanthes*, *Cyclamen* et *Ajuga*.

On remplirait un long chapitre des altérations de mots produites par les *lapsus calami* des auteurs et copistes, ainsi que par la distraction des typographes.



Pourtant, on est obligé d'avouer que le proverbe n'est pas applicable au nom de *Phallos impudicus* donné à un Champignon qui semble être le type le mieux réussi de ce qu'on appelle les jeux de la nature. Les anciens botanistes grecs et romains ne l'ont pas connu, car, dans le cas contraire, ils n'auraient pas manqué de le signaler et de lui donner l'étiquette qu'il a reçue plus tard. Jonghe Adrian (Adrianus Junius, en latin) paraît être le premier qui l'ait décrit et figuré dans son ouvrage intitulé : *Phalli, ex fungorum genere in Hollandiæ sabuletis passim crescentis descriptio et ad vivum expressa pictura*. — Delphis, 1564.

Les anciens botanistes grecs avaient été certainement moins heureux dans l'emploi du langage réaliste lorsqu'ils avaient appelé *Cynomôrion* (pénis de chien) l'*Orobanche speciosa* D C. à fleurs blanches avec stries violettes qui, comme l'avaient fort bien remarqué Théophraste et Dioscoride, fait périr les Légumineuses et particulièrement l'Ers et la Fève (1). — Théophr., *De Causis plant.*, V, 15 ; — Diosc., II, 171 ; — Pline, XXII, 80.

Plus mal inspiré encore a été Pierre Belon quand il a eu l'idée saugrenue de comparer les cônes de l'*Abies excelsa* D C. (*Pinus Abies* L.) au membre viril de l'homme.

« Le Sapin porte à l'extrémité de ses rameaux infléchis des cônes pendants, semblables pour la longueur et la grosseur au *puendum virile*. Aussi les Allobroges et les Lyonnais lui ont-ils donné un nom obscène ». *De Arboribus coniferis*, I, page 27, Paris, 1553.

A la page suivante, Belon, prétendant s'appuyer sur l'autorité de Théophraste et de Pline dont il interprète mal les textes, décrit et représente fort maladroitement l'*Abies pectinata* D C. à cônes cylindriques qu'il appelle *Abies femina*.

Gaspard Bauhin, se souvenant sans doute de l'*Ithyphallus* des priapées antiques et estimant que les cônes dressés du Sapin pectiné ont une attitude plus virile que les cônes pendants du Sapin picea, nomme mâle le premier, *Abies conis sursum spectantibus sive mas*, et femelle le second, *Abies alba sive femina*. — Pinax, page 505. — Jean Bauhin et Fée ont adopté l'interprétation de Belon ; au contraire, Tournefort, Linné et

---

(1) Le nom d'Orobanche signifie précisément étrangle-Ers. L'*Ervilia sativa* s'appelait en grec *orobos*.

Carrière ont suivi celle de G. Bauhin. Toutefois, nous devons ajouter que ni les uns ni les autres n'ont motivé leur détermination, et sans doute, à vouloir le faire, ils eussent éprouvé un grand embarras, car Théophraste, non plus que Pline, ne parlent pas des cônes dressés ou pendants; ils se bornent à dire que « le Sapin mâle a des feuilles plus aiguës et plus piquantes, un tronc noueux et entouré de moelle. — Le Sapin femelle est plus élancé; son bois est blanc, tendre et beaucoup plus facile à travailler; les feuilles sont ailées, peu à peu décroissantes, et forment par leur ensemble une voûte très ombreuse d'une épaisseur telle qu'elle qu'elle est impénétrable à la pluie. » Théophr., *Plant.*, III, 9; Pline, XVI, 19. — Comme on le voit, les métaphores priapiques tirées de la direction des cônes sont de pures inventions du naturaliste manceau, Belon, et de Gaspard Bauhin.

Pour en finir avec les fantaisies des commentateurs, il nous reste à rapporter l'interprétation qui a été donnée par Eug. Fournier des épithètes mâles et femelles appliquées aux Fougères par les botanistes grecs :

« Pour les anciens, dit Eug. Fournier, le *Pteris aquilina*, dont le bourgeon *rigide et dressé* produit un axe solitaire, était mâle. Au contraire, les Fougères à frondes en couronne dessinant, à leur sortie du sol, un *entonnoir* à bords relevés, étaient femelles... Ces antiques appellations n'ont pas d'autre sens que celui des noms donnés par les serruriers à leurs vis et à leurs écrous. »

Ainsi, d'après le critique, plus érudit que judicieux, dont nous venons de citer l'opinion, les mots mâles et femelles appliqués aux Fougères, correspondraient à l'idée de protubérance d'une part, et de cavité, d'autre part; ce serait encore une comparaison empruntée par les botanistes, aussi bien que par les serruriers, à la forme en saillie des organes génitaux des animaux mâles et à celle en cavité des organes sexuels des animaux femelles.

Nous avons eu beau lire et relire tout ce que les botanistes grecs ont écrit au sujet des Fougères, nous n'avons pu parvenir à y trouver le moindre indice de l'intention qu'ils auraient eue d'établir une antithèse entre les protubérances mâles du *Pteris* et les cavités femelles du *Thelypteris*. La seule interprétation qui soit conforme à la lettre et à l'esprit des textes grecs est

celle que nous avons donnée dans le chapitre précédent, où nous avons expliqué que le *Pteris megalê* était considéré comme mâle parce qu'il est le géant des Fougères européennes, tandis que toutes les autres Fougères étaient appelées *Thelypteris*, c'est-à-dire *Pteris* femelle, parce qu'elles ont une taille plus humble et un port moins majestueux.

Que de divagations inutiles les botanistes grecs et romains auraient épargné à leurs successeurs s'ils avaient eu soin de définir exactement les divers sens des mots « mâles et femelles », appliqués par eux aux Fougères, aux Pins et Sapins, aux Orchidées, aux Mercuriales et aux Orties ! Quelques lignes d'explication pour chaque cas particulier auraient dissipé toute incertitude.

La maladresse des anciens botanistes dans l'art de décrire les plantes ne s'est pas manifestée seulement à l'occasion des familles végétales que nous venons de citer, mais encore à propos d'une multitude d'autres familles, genres et espèces dont la détermination est restée une énigme indéchiffrable. Quiconque a essayé, comme nous l'avons fait nous-même, de dresser la liste des plantes connues des anciens, en laissant de côté les traditions douteuses et, à plus forte raison, celles qui sont manifestement erronées, est arrivé à établir trois catégories. La première, au sujet de laquelle il n'existe aucun doute, comprend les végétaux cultivés et plusieurs herbes sauvages, comme les Orties, l'*Anagallis* des champs et quelques autres trop communes pour qu'elles aient pu passer inaperçues des agriculteurs ; la seconde est formée des plantes dont la détermination peut être faite avec quelque probabilité, en remarquant toutefois que, pour celle-ci, les anciens noms s'appliquent souvent à un genre tout entier sans distinction d'espèce ; la troisième est composée de plantes qu'il est impossible de reconnaître, soit parce qu'elles ont été simplement mentionnées sans aucune explication, soit parce que les descriptions qui en ont été faites sont absolument inintelligibles. C'est précisément à propos de ces dernières que les commentateurs ont donné libre carrière à leur imagination et, suivant l'expression hardie de M. Prud'homme, ont navigué à pleines voiles sur l'Océan de la fantaisie. Certes, ils n'étaient pas de ces hommes timorés qui, pour résoudre un problème, exigent qu'on leur fournisse d'abord des données exactes. Parbleu ! le beau mérite. — Mais, trouver

l'âge du capitaine d'un navire, quand on ne connaît que la hauteur du mât de misaine, diagnostiquer d'après l'étiquette une plante qu'on n'a pas vue et qui n'a jamais été décrite..., voilà quelle serait, suivant certains critiques, la véritable marque du génie !

V

**Cinquième emploi des mots « plantes mâles et plantes femelles ».**

Pour terminer l'histoire des mots « plantes mâles et plantes femelles », nous avons encore à signaler un cinquième emploi de ces locutions. Cette fois il ne s'agit pas d'une acception nettement déterminée, tantôt vraie comme dans le premier cas, tantôt détournée comme dans le troisième, ou métaphorique comme dans le quatrième, mais d'un simple expédient de nomenclature au moyen duquel les anciens botanistes ont distingué les unes des autres les plantes qui n'avaient pas reçu de noms.

Voici, en effet, ce que dit Théophraste : « La plupart des plantes sauvages sont inommées, et d'ailleurs peu de personnes les connaissent. Il n'est donc point surprenant que, pour établir entre elles des distinctions, on se soit servi des adjectifs mâles et femelles. Au contraire, toutes les plantes cultivées sont passablement connues et ont reçu chacune un nom particulier. » *Hist. plant.*, I, 14.

*Habemus confidentem reum.* Le plus savant des botanistes grecs nous avertit lui-même que nous aurions tort de vouloir trouver toujours un sens précis aux mots « plantes mâles et plantes femelles », car fréquemment ces expressions ont été employées sans autre intention que celle de distinguer entre elles, par une épithète banale, les espèces les plus voisines les unes des autres.

Parmi les caractères diagnostiques, l'un des plus faciles à constater est assurément la couleur des fleurs et des feuilles ; aussi voyons-nous que les anciens naturalistes ont appelé les unes mâles, les autres femelles, des espèces également fructifères, de même taille à peu près et ne différant que par la couleur des fleurs et des feuilles, ainsi que le prouvent les exemples suivants :

L'*Anagallis* mâle a une fleur rouge (*A. phoenicea*), l'*Ana-*

*gallis* femelle a une fleur bleue (*A. caerulea*). Diosc. II, 109; — Pline, XXV, 92.

Il est certain que, à part la couleur des fleurs, il est peu de plantes aussi semblables l'une à l'autre que les deux *Anagallis*, si communs dans les champs de toute l'Europe. Il est même surprenant que les botanistes grecs et romains n'aient pas eu exclusivement recours aux adjectifs *phænicea* (φαινίχος) et *caerulea* (καίανθος) employés par eux dans la phrase diagnostique, sans y ajouter ceux de « mâles et femelles » qui évidemment étaient d'une inexactitude choquante dans le cas actuel.

Le Cistos est un arbrisseau qui croît dans les lieux pierreux ; le mâle (*C. villosus* et *C. parviflorus*) a des fleurs pourpres, la femelle (*C. salvifolius* et *C. monspeliensis*) a des fleurs blanches. Diosc., I, 126 ; — Pline, XXIV, 48.

Dionysius, cité par Pline, admet un Asphodèle mâle et un Asphodèle femelle. Plusieurs commentateurs, entre autres Dodons et Camerarius, ont cru reconnaître dans le premier l'*Asphodelus ramosus* à fleurs blanches, et dans le second l'*A. luteus*.

Le *Pulegium* mâle a des feuilles blanches, le *Pulegium* femelle des feuilles pourpres. Pline, XX, 54.

L'*Abrotonon* mâle (*Artemisia abrotonon*) a des rameaux fleuris ressemblant à ceux de l'Absinthe, l'*Abrotonon* femelle (*Santolina chamaecyparissus*) a des feuilles très ténues et porte un corymbe de belles fleurs d'un jaune d'or. Diosc., IV, 26 ; — Pline, XXI, 92 (1.)

Le *Phlomos* mâle (*Verbascum thapsus*) a des feuilles blanches, le *Phlomos* femelle (*V. sinuatum*) a des feuilles de couleur brune. Diosc., IV, 102 ; — Pline, XXV, 73.

S'il est un genre de plantes dont les fleurs et les fruits ont une couleur et des dimensions telles qu'elles ne puissent échapper à l'attention, c'est assurément celui des Pivoines ; aussi serait-il incompréhensible que les anciens botanistes grecs et romains aient pu distinguer un *Paeonia mas* et un *Paeonia foemina*, s'ils avaient pris ces deux adjectifs dans leur sens

---

(1) Il est certain que les Grecs écrivaient *abrotonon*, et non *abrotanum*, comme le font tous les botanistes modernes depuis que Gaspard Bauhin a oublié de corriger l'erreur du typographe qui a imprimé son *Panax theatri botanici*.

habituel. Suivant Dioscoride, le *P. mas* (*P. peregrina* et *officinalis*) a des feuilles entières rappelant celles du Noyer et plusieurs racines grosses et renflées, le *P. foemina* (*P. corallina*) a des feuilles divisées comme celles du *Smyrnion* et des racines d'où pendent sept à huit tubercules pareils à ceux de l'Asphodèle. Diosc., III, 147. Il nous semble que, dans ce cas particulier, l'emploi des adjectifs « mâle et femelle » est, comme l'a avoué Théophraste, un expédient de nomenclature destiné à établir une distinction entre deux espèces n'ayant pas reçu de nom.

Le *Symphytum majus* (*S. officinale*) ou *Consolida mas* a, suivant Gaspard Bauhin, des fleurs roses ou violacées ; une variété de cette espèce, le *Consolida foemina*, a des fleurs blanches ou jaunâtres.

Dans l'exemple suivant cité par J.-C. Scaliger, il ne s'agit plus, comme dans les cas précédents, de distinguer les plantes d'après les fleurs, les feuilles, les tiges et les racines, mais bien d'après une particularité de la structure des fruits.

« Les mots mâles et femelles ne sont pas toujours pris dans le même sens ; il en est qui appellent mâle le Pêcher dont le fruit a la chair adhérente au noyau, et femelle celui dont le fruit a la chair se séparant du noyau (1). Les Cognassiers à fruits oblongs sont réputés mâles, ceux qui ont des fruits plus arrondis passent pour femelles. — Les Français donnent aux mots mâles et femelles une autre signification : ils attribuent au mâle une pulpe de couleur pâle et à la femelle une pulpe plus blanche. » *In libris de plantis Aristotelis*, I, 41.

Pour terminer ce chapitre nous allons parler de deux noms qui offrent un exemple manifeste du désordre de l'ancienne nomenclature et une preuve irrécusable du peu de soin qu'on mettait autrefois à grouper les espèces végétales d'après leurs affinités naturelles. Il s'agit des *Balsamina mas* et *foemina* mentionnés par Fuchs, Camerarius, Gérard, Besler, de L'Obel, Tabernaemontanus et Gaspard Bauhin.

Le nom de *Balsamina* est dérivé de *balsamon* et indique que les deux susdites plantes, de même que les *Balsamodendron* de l'Inde et de l'Arabie, déjà connus des anciens Grecs, de même

---

(1) Les fruits à noyau adhérent étaient appelés *Duracina* chez les anciens Romains.

aussi que les *Balsamon peruvianum* et *toluanum* d'Amérique, servaient à composer des baumes souvent employés dans le traitement des blessures. Ceux qu'on préparait au moyen des fruits de la Balsamine mâle avaient en outre la vertu admirable de rendre les femmes fécondes, *si partes circa pubem et uteri osculum, ante coitum, inungantur.*

Qu'est donc cette Balsamine mâle? C'est la Cucurbitacée monœque, originaire des régions tropicales de l'Afrique et des Indes orientales, appelée actuellement *Momordica balsamina*, ayant des fleurs d'un blanc jaunâtre et un fruit prétentieusement surnommé *Pomme de merveille*, ovale, hérissé de gros tubercules et s'ouvrant avec élasticité lorsqu'il est mûr en laissant voir des graines noires entourées d'une arille rouge. Toutefois nous sommes étonnés que les anciens botanistes se soient tant occupés de ce fruit et n'aient pas accordé plus d'importance à celui d'une autre Momordique fort commune dans tous les pays du bassin méditerranéen, nous voulons parler de la *Momordica elaterium*, mieux nommée *Ecballion elaterium*, dont la baie hérissée d'aspérités à la surface, penchée sur son pédoncule, s'ouvre subitement à la base quand on la touche et projette jusqu'à cinq mètres de distance la pulpe âcre et visqueuse qui entoure ses graines. Il est vrai que les objets apportés de loin piquent plus vivement la curiosité que ceux qui s'offrent à notre observation journalière.

Quant à la Balsamine femelle, également originaire des Indes orientales, c'est la gracieuse *Balsamina hortensis* si recherchée par nos horticulteurs à cause de la variété du coloris de ses fleurs blanches, roses, purpurines, violettes ou panachées de diverses nuances. Ses capsules oblongues à cinq loges polyspermes s'ouvrent avec élasticité quand on les presse, comme il arrive pour les fruits des *Impatiens*, autre genre de la famille des Balsaminées.

Le rapprochement établi entre une Momordique et une Balsamine était trop choquant pour ne pas exciter des protestations de la part des bons observateurs. Déjà Dodoens l'avait trouvé quelque peu forcé; Daléchamps et Jean Bauhin n'hésitèrent pas à le déclarer absurde. Néanmoins, telle est la puissance des faits accomplis que, dans la plupart des ouvrages de botanique antérieurs aux admirables *Institutiones res herbariæ* de Tournefort, les *Balsamina mas* et *femina* continuèrent à cohabiter comme

deux espèces de même genre, quoique l'une soit monœque et thalamiflore, l'autre hermaphrodite et calyciflore, bien qu'elles diffèrent profondément l'une de l'autre par les caractères de leurs fleurs, de leurs fruits et de leurs organes de végétation. Il fallut pour les faire divorcer définitivement que Tournefort fût obligé, par les exigences de son système, de ranger la première dans les Monopétales campaniformes sous le nom de *Momordica vulgaris* et la seconde dans les Polypétales irrégulières sous le nom de *Balsamina*. A plus forte raison, Linné fut-il forcé de séparer la *Momordica vulgaris* Tourn., *B. rotundifolia* C. Bauhin, de la *Balsamina* et de placer l'une dans la Monoécie et l'autre dans la Syngénésie, Cependant il n'eut pas le courage de rompre entièrement avec la tradition, puisque la Momordique, malgré qu'elle dût cesser tout commerce avec la Balsamine, conserva le souvenir de son ancienne mésalliance en portant le nom de *Momordica Balsamina*, c'est-à-dire, *Momordica olim Balsamina nuncupata*; de son côté, la Balsamine devint *Impatiens Balsamina*. Cette déplorable confusion entre l'histoire de la Botanique et la nomenclature maintint dans le langage une multitude de vieilles expressions insignifiantes, fausses, absurdes et souvent ridicules.

Comme on le voit, la Balsamine mâle, laquelle n'est point une Balsamine mais bien une Momordique, est restée, jusqu'aux travaux de Tournefort et de l'illustre Suédois, accouplée dans le même genre avec la Balsamine femelle, la vraie Balsamine indienne, par cet étrange et inconcevable motif que toutes deux avaient autrefois servi à composer des baumes (*Balsamon*).

Enfin, et telle est la conclusion du présent chapitre, dans ce cas, comme dans tous ceux qui ont été précédemment énumérés, les épithètes « mâle et femelle » étaient dépourvues d'une signification quelconque et servaient seulement à distinguer par des adjectifs conventionnels deux espèces n'ayant pas reçu antérieurement une dénomination spécifique; de sorte qu'on aurait pu indifféremment appeler lesdites Balsamines : *Balsamina mas* et *femina* ou, par anagramme, *B. sam* et *B. animœf*. Il aurait même été préférable d'employer la forme intervertie, parce que généralement les hommes voués aux études scientifiques s'appliquent à rechercher le sens des mots.

Pourtant si l'on en croit les législateurs qui, en 1881 et en 1883, ont promulgué, à Bologne et à Genève, les lois de la Nomencla-

ture des êtres vivants, c'est une mauvaise habitude dont il faudra nous délivrer, « car un nom est une étiquette insignifiante en elle-même et n'ayant d'autre rôle que de fournir un moyen de s'entendre lorsqu'on veut parler d'une espèce végétale ou animale ».

## VI

### Les épithètes « mas » et « foemina » doivent être bannies de la nomenclature.

Que dirait-on d'un naturaliste qui, s'inspirant à la fois de Linné et de Virgile, diviserait le genre humain en deux espèces :

1° *Homo sapiens* Linné ;

2° *Fœmina mutabilis* Virgile !! (1).

Telle est pourtant la bévue commise en d'autres termes par tous les botanistes qui, à l'imitation des anciens, ont admis des espèces mâles et des espèces femelles, telles que : *Cornus mas*, *Orchis masculus*, *Polystichon Filix-Mas*, *P. thelypteris* (c'est-à-dire *Pteris* femelle), *Athyrium Filix-fœmina*.

Tout le monde sait aujourd'hui que la sexualité est un attribut individuel et non un caractère spécifique ; personne n'ignore qu'il n'existe pas de Fougères mâles et femelles ; enfin il est bien connu que les *Orchis* et *Cornus* sont des plantes hermaphrodites ; comment est-il donc possible que des hommes instruits répètent encore, et sans rire, de pareilles inepties !

Ce langage absurde était excusable chez les anciens Grecs et Romains, lesquels, ayant peu et mal observé, n'étaient pas parvenus à acquérir une notion exacte de l'espèce, et qui, d'ailleurs, n'ont jamais conçu le véritable rôle de la nomenclature ni surtout la fonction essentielle de l'épithète spécifique ; mais il devient absolument intolérable chez les botanistes modernes, qui sans cesse se vantent de leur amour de la précision, et ont même inventé pour l'exprimer le mot de positivisme.

Complètement étranger aux usages diplomatiques, nous estimons que, dans le domaine de la science, le langage est fait pour exprimer la pensée et non pour la déguiser. Aussi ne par-

---

(1) On connaît le vers célèbre de l'Eneïde,

*Varium et mutabile semper (genus sous entendu) femina.* IV, 569.

venons-nous pas à comprendre pourquoi les botanistes s'obstinent à continuer l'emploi de locutions représentant des idées vieilles et depuis longtemps abandonnées. C'est avec raison que l'illustre réformateur de la nomenclature botanique a rejeté une multitude d'appellations fausses ; toutefois, il est regrettable que, soit par oubli, soit par un respect maladroit pour d'anciennes traditions, il en ait maintenu d'autres non moins défectueuses que celles qu'il avait rejetées, notamment les épithètes « mâles et femelles » dont il a été question plus haut.

Il est sans doute fort désagréable de changer les noms consacrés par un vieil usage ; néanmoins l'hésitation n'est pas permise lorsqu'il s'agit de ceux qui expriment une erreur flagrante, telle que l'attribution d'un sexe à une plante quelconque, alors que, tous, nous savons pertinemment que la sexualité appartient à tous les végétaux supérieurs, et ne saurait en aucun cas fournir un caractère spécifique.

Bien que nous ayons une profonde répugnance pour le genre d'argumentation consistant à invoquer l'autorité de qui que ce soit dans les matières où il suffit de faire appel au bon sens et aux principes élémentaires de la logique, cependant puisque parmi les botanistes il en est qui, n'osant se fier à leur propre jugement, n'acceptent que les opinions formulées par les *princes de la science*, nous ajouterons que le Congrès international des botanistes a autorisé, dans son *Code des lois de la nomenclature*, le changement des noms exprimant une idée fausse.

« Art. 60. — Chacun doit se refuser à admettre un nom (3) quand il exprime un caractère ou un attribut positivement faux dans la totalité du groupe en question ou dans la majorité des éléments qui le composent. »

Avez-vous bien entendu, vous tous qui avez coutume de jurer docilement sur la parole du maître ? Vous devez vous abstenir de toute expression mensongère ; vous n'appellerez pas blanche une fleur ordinairement rouge ; vous ne nommerez pas *Asclepias syriaca* une plante originaire de la Virginie ; vous cesserez d'employer les épithètes mâles et femelles pour désigner les espèces végétales ; vous renoncerez à la sotte appellation *Bromos sterilis* appliquée par vos devanciers à une Graminée extraordinairement prolifique qui couvre d'immenses étendues dans les champs incultes d'une grande partie de notre

planète. Enfin, suivant une formule juridique bien connue, vous parlerez sans haine et sans crainte, comme des hommes libres, et si vous ne pouvez avoir la prétention de dire toute la vérité en un seul mot, du moins vous ne direz que la vérité !!

Puisque vos législateurs autorisent le changement des épithètes fausses, hâtez-vous de profiter de la permission, car il est fort à craindre qu'elle vous soit retirée plus tard. Il est bon que vous soyez prévenus que plusieurs changements tolérés en 1867 dans la première édition du *Code des lois de la nomenclature botanique* ont été interdits dans la seconde édition publiée en 1883 par M. Alph. de Candolle.

La nécessité du changement des noms qui expriment une idée fausse étant admise en principe, il ne reste plus que la question fort secondaire de la forme à donner aux noms destinés à remplacer les premiers. A cet égard, voici ce que nous proposons, sauf meilleur avis.

Nous n'avons en Europe que deux Cornouillers, l'un, *Cornus mas* de Théophraste, ayant des fleurs jaunâtres et des fruits oblongs qui rougissent, et plus rarement jaunissent, à la maturité; l'autre, *Cornus fœmina* de Théophraste, nommé *C. sanguinea* à cause de la couleur rouge-sanguine que prennent à l'automne ses jeunes rameaux et ses feuilles, portant des fleurs blanchâtres et des fruits globuleux d'un noir foncé lorsqu'ils sont mûrs. On pourrait appeler le premier *Cornus erythrocarpa* (à fruits rouges), et le second, *C. melanocarpa* (à fruits noirs). Si ces épithètes ne plaisent pas, il serait facile d'en trouver d'autres qui rappelleraient la forme des baies, *oblonga* et *globosa*, ou la couleur des fleurs, *flava* et *alba*. Toutefois il est bon de savoir que ce dernier adjectif a déjà été employé pour la dénomination d'un Cornouiller d'Amérique à drupe blanche.

L'*Orchis* dit *masculus*, qui a les pétales latéraux du casque redressés, sera nommé *Orchis rectiflorus*.

On remplacera avantageusement les noms absurdes de *Polystichon Filix-Mas*, *P. thelypteris*, *Athyrium Filix-fœmina* par ceux de *P. obtusum*, *P. convolutum*, *A. fimbriatum* proposés, en 1867, par le savant auteur de la Flore des Hautes-Pyrénées, l'abbé Dulac.

Le *Bromus sterilis* sera nommé *Br. scaberrimus* à cause de la rudesse de ses épis; l'*Avena sterilis* deviendra *A. nutans*. Nous nous bornons présentement à indiquer la rectification des

quelques noms de plantes ci-dessus mentionnés, et qui ont un rapport direct avec le sujet que nous avons traité. Pour plus ample information en ce qui concerné le redressement des expressions défectueuses de la Nomenclature, nous renvoyons le lecteur aux quatre opuscules antérieurement publiés par nous sur cette matière (1).

Parmi les noms que nous venons de citer, il en est deux, *Bromos sterilis* et *Avena sterilis*, dont l'origine est assez singulière pour mériter quelques explications. L'introduction dans la nomenclature botanique de ces expressions empruntées à Virgile a été faite par Mathias de L'Obel qui, dans ses *Stirpium adversaria nova*, 9, et dans ses *Stirpium observationes*, 20 et 21, a décrit et figuré d'abord le *Bromos sterilis*, encore aujourd'hui désigné sous ce nom, puis le *Bromos sterilis altera*, plus tard appelé par Tournefort *Gramen murorum* et par Linné *Bromus tectorum*, en troisième lieu l'*Avena sativa*, et enfin l'*Avena sterilis*. Sous cette dernière dénomination étaient réunies les trois Avoines à fleurs articulées et caduques, c'est-à-dire les *Avena sterilis*, *fatua* et *barbata*.

Au premier abord, on est porté à croire que les appellations d'Avoine stérile et de Brome stérile signifient que les fruits de ces Graminées mûrissent vite et tombent de bonne heure, en sorte que, vers la dernière période de leur rapide existence, ces plantes montrent seulement deux glumes vides et largement béantes, pouvant inspirer à des personnes étrangères à l'observation botanique la pensée qu'elles sont naturellement stériles.

Chose curieuse! le mot *Avena* qui, suivant Pictet, signifiait, de même que son équivalent grec *brômos*, herbe nourrissante, a été pris ensuite par les agriculteurs romains dans le sens d'épi vide, ainsi que le prouve le passage suivant de l'*Histoire naturelle* de Pline : « Outre la dégénérescence du Blé et de l'Orge en Avoine sous l'influence de l'humidité du sol et de l'air, il y a aussi une autre altération se rapprochant beaucoup de l'avénification. Voici en quoi elle consiste : Après un coup de vent survenant avant la maturité du grain, on voit quelquefois celui-

---

(1) Réforme de la nomenclature botanique, 1880 ; — Nouvelles remarques sur la nomenclature botanique, 1881 ; — Les origines des sciences naturelles. 1883 ; — Quel est l'inventeur de la nomenclature binaire, 1883. Paris, J.-B. Baillière.

ci rester vide et s'évanouir (*evanescit*) dans l'épi par une sorte d'avortement. » XXVIII, 44.

C'est à cette avénification que Virgile fait allusion dans ce vers des *Géorgiques*, I, 226 :

Sed illos expectata seges vanis elusit aristis.

« Au lieu de la moisson attendue, on ne trouve que des épis vides. »

Toutefois, ce n'est pas dans le sens de *vanus* (vide) qu'a été prise l'épithète *sterilis* appliquée par de L'Obel au Brome et à l'Avoine. Il savait très bien que, malgré la caducité de leurs fruits, ces Graminées sont extrêmement prolifiques. Il voulait exprimer que les Bromes et les Avoines sauvages n'ont reçu aucun emploi et croissent inutiles dans les lieux incultes. Telle est, en effet, la tradition virgilienne à laquelle il s'est conformé :

Grandia saepe quibus mandavimus Hordea sulcis  
Infelix Lolium et *steriles* nascuntur Avenae.

*Ecl.* V, 37.

« Souvent, dans les sillons où nous avons semé des grains d'Orge de belle espèce, nous voyons croître l'inutile Ivraie et la cohorte des Avoines stériles. »

Sous le nom d'Avoines, le poète comprend non seulement les *Avena sterilis*, *fatua* et *barbata*, mais aussi les *Festuca*, *Bromos*, *Poa*, *Ægilops* et toutes les Graminées sauvages qui encombrant les cultures.

La même pensée est reproduite dans un passage des *Géorgiques* où Virgile recommande de purger les champs des mauvaises herbes et de faire une guerre incessante aux Chardons, aux Bardanes, aux Tribules, à l'Ivraie inutile et aux Avoines stériles. *Georg.*, I, 154.

C'est aussi dans le sens « d'inutiles » que l'adjectif *steriles* est employé par Ovide dans les vers suivants :

non illic Canna palustris  
nec *steriles* Ulvae (1), nec acuta cuspide Junci.

*Metam.*, 298.

---

(1) Le substantif *Ulvæ* n'avait pas dans le langage des anciens Romains une signification précise et désignait les plantes aquatiques en général, *Carex*, *Scirpus*, *Typha*, etc. Voyez la *Flore de Virgile*, par Fée et les excellents commentaires du Dr P. Bubani dans sa *Flora Virgiliana* imprimée à Bologne en 1869.

« Le lac n'était pas encombré de Roseaux des marais, de Laiches inutiles ni de Jonc à feuilles aiguës. »

*Carmine laesa Ceres sterilem vanescit in herbam.*

*Amor., III, VII, 31.*

« Les trésors de Cérés frappés par un enchantement se changent en herbes inutiles. »

S'il en est ainsi, objectera-t-on, pourquoi Virgile et Ovide n'ont-ils pas employé l'adjectif *inutiles* de préférence à celui de *steriles* qui peut prêter à l'équivoque ? Hélas ! l'adjectif *inūtilēs* formé de deux iambes consécutifs est condamné par l'inflexible loi de la prosodie à ne jamais trouver place dans un vers hexamètre. Telle est pourtant la sublime raison pour laquelle les botanistes récitent docilement et pieusement depuis plusieurs siècles la litanie de l'*Avena sterilis* et du *Bromos sterilis* !!!

Si, dans une assemblée de naturalistes, quelqu'un venait dire qu'il a trouvé une plante *stérile*, il éveillerait certainement dans l'esprit de tous ses auditeurs l'idée d'une espèce qui accidentellement ne fructifie pas. Que si, s'apercevant qu'il n'a pas été compris, il ajoutait que le mot *stérile* n'est pas pris par lui dans son acception ordinaire, mais dans le sens clairement exprimé par l'adjectif *inutile*, on ne manquerait pas de lui représenter qu'il aurait dû d'emblée se servir de cette dernière épithète. Toutefois, comme la qualification *inutile* est banale et pourrait être indifféremment appliquée à 999 espèces sur 1,000, on l'inviterait à en chercher une autre plus expressive en s'inspirant des sages recommandations faites dans la *Philosophia botanica*, relativement à l'emploi du nom spécifique pour la différenciation des espèces.

Souvent, et avec raison, on a dit que l'enseignement de l'histoire serait *stérile* si l'on se bornait au simple exposé des faits et si l'on n'avait soin d'en tirer des conséquences pour la direction ultérieure des affaires humaines. Cette remarque n'est pas seulement applicable au récit des événements politiques, mais aussi à l'étude de l'évolution des sciences.

Il est sans doute fort intéressant de suivre pas à pas la marche de l'esprit humain à la poursuite de la vérité, mais, cette constatation psychologique une fois faite, il est encore plus instructif de noter les obstacles qui, si souvent, en ont retardé les progrès, afin de les éviter à l'avenir et de donner une meilleure

direction à nos recherches. C'est à réaliser ce programme que nous nous sommes appliqués dans le présent travail, de même que dans les études antérieurement publiées par nous sur l'histoire des sciences naturelles et plus particulièrement sur le langage botanique et zoologique.

Le soin minutieux avec lequel nous avons analysé les formules en usage chez les anciens naturalistes ainsi que chez leurs successeurs depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, n'est pas, de notre part, une vaine préoccupation de philologue, mais atteste le vif sentiment que nous avons de l'intime alliance des idées et de la forme matérielle par laquelle elles se manifestent. Nous sommes de ceux qui mesurent le degré de perfection d'une science à la précision de son vocabulaire, tant est profonde chez nous la conviction que la pensée doit inévitablement se traduire par des expressions adéquates à elles, et, pour ainsi dire, comparables à un vêtement strictement appliqué sur le corps pour en dessiner fidèlement les contours.

Estimant, d'ailleurs, que, par une heureuse réciprocité, l'habitude des locutions exactes inspire le goût des méthodes rigoureuses d'observation, nous avons essayé, dans nos précédents opuscules, de régulariser la nomenclature des êtres vivants et de lui donner la correction, l'exactitude et l'homogénéité qui, trop souvent, lui font défaut.

Nos efforts n'ont pas été couronnés de succès, moins à cause de l'opposition des doctrinaires qui, comme le célèbre abbé Vertot, « ne veulent pas refaire leur siège », que par suite de la résistance inerte de la foule paresseuse qui répugne à tout changement dans ses habitudes. Peut-être avons-nous été maladroits en faisant imprudemment l'étalage d'un trop grand nombre d'appellations vicieuses, et n'avons-nous pas été suffisamment compris lorsque nous expliquions que les réformes devaient, à notre avis, se faire successivement par catégories échelonnées suivant le degré d'urgence.

Non encore découragé et fort de notre bon droit, nous revenons aujourd'hui à l'assaut en nous servant d'une autre tactique. Nous avons fait choix d'un groupe d'expressions manifestement fausses et insoutenables, collection de pantins grotesques qui parfois ont la prétention d'être érotiques et ne sont que ridicules, dans l'espoir que si l'on admet nos réclamations à leur égard, une brèche sera ouverte pour laisser passer, plus

tard et peu à peu, d'autres escouades de notre armée réformiste. Nous serons amplement récompensé de nos peines, si notre petite avant-garde, nullement effrayante par le nombre de ses soldats et dont le drapeau porte l'humble légende : *Remarques historiques sur les mots « plantes mâles et plantes femelles »*, obtient le bon accueil que nous sollicitons, non sans arrière-pensée, en sa faveur.